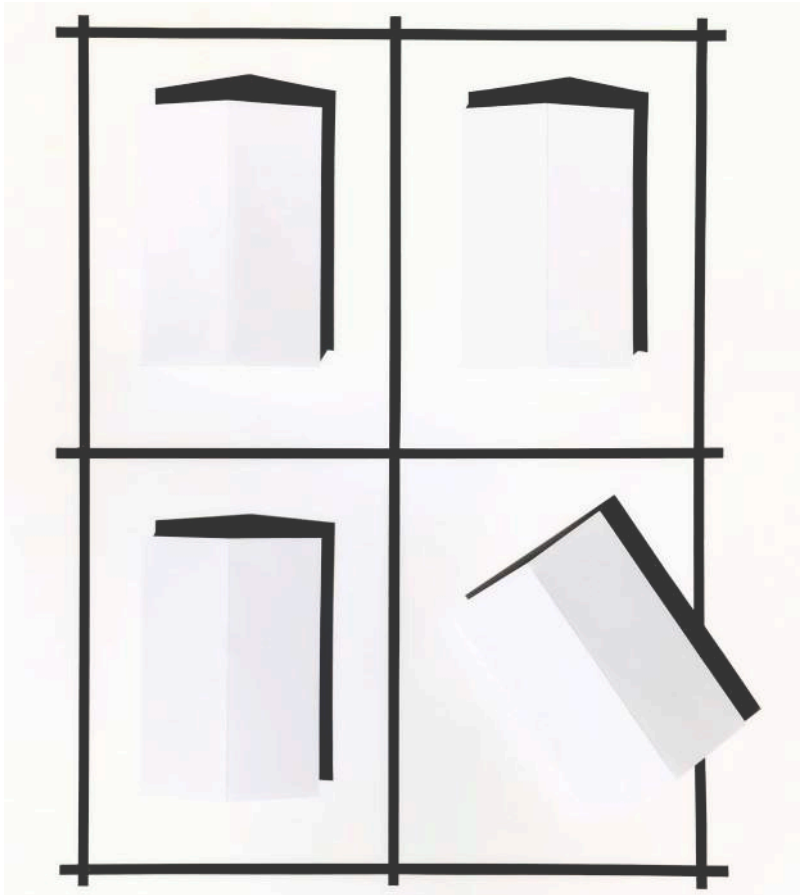


L'infra-ordinaire pavillonnaire

Pour un horizon soutenable des lotissements ?



Audrey Benas

Mémoire de recherche professionnel en design d'espace

L'infra-ordinaire pavillonnaire

Pour un horizon soutenable des lotissements ?

Audrey Benas

Mémoire de recherche professionnel en design d'espace

Sous la direction de Ann Pham Ngoc Cuong et Laurence Pache

Diplôme supérieur d'Arts Appliqués

Design d'espace éco-responsable

Pôle Supérieur de Design Nouvelle Aquitaine

Cité scolaire Raymond Loewy, La Souterraine

Mai 2021

« Comment parler de ces choses communes [...] : qu'elles parlent enfin de ce que nous sommes. »

Georges Perec, *L'infra-ordinaire*, Éditions du Seuil, 1989, p.11.

Avant-Propos

16 Mars 2020. Lorsque j'ai quitté mon appartement sostranien pour rentrer chez moi, confinement oblige, ma vie quotidienne a été soudainement bousculée. Situation insolite et exceptionnelle dictée par un cri collectif « Restez chez vous ! ».

Confinée au sein de l'environnement familial, il a fallu me réadapter, instaurer un nouveau rythme et de nouvelles habitudes jusqu'à ce que cela devienne une banalité. Un jour, une semaine, un mois... Les journées se suivent, se répètent et se ressemblent. La routine s'installe et prend possession de l'espace. Tout me paraît désormais évident, habituel. La spontanéité et la banalité d'une chose arrivent en même temps que l'habitude, usée par la répétition. Nous ne remarquons plus l'ordinaire, l'infra-ordinaire. Nous le considérons et l'interrogeons encore moins. Vous me répondrez « Pourquoi faire ? ». C'est enfermée dans un espace-temps réduit que j'ai commencé à porter attention à ce qu'il y avait autour de moi. Quoi de plus insignifiant que le contenu de votre tiroir d'entrée ? Une paire de lunettes en plastique noir et verres teintés, une carte de licence de patinage, un vieux ticket de métro parisien ou encore un jeton de caddie super U... Un bric-à-brac d'objets déversés là, au fur et à mesure du temps, et dont on finit par ignorer l'existence. Et pourtant. Si vous regardez attentivement, à la manière de Georges Perec, peut-être verriez-vous ce que j'ai vu. Peut-être prendriez-vous conscience de votre vérité. Et peut-être engageriez-vous un changement de vos pratiques pour en améliorer le sens, et les rendre plus soutenables. Parce que l'infra-ordinaire parle de nous. Parce qu'il en dit aussi beaucoup sur notre manière de

vivre et de pratiquer l'espace, sur notre rapport au monde et aux autres. Car si Georges Perec nous suggère de capter notre vérité, moi, designer d'espace, j'aspire à capter une vérité spatiale, à prendre conscience du territoire dans lequel nous vivons, des lieux que nous cotoyons et que nous investissons. Si un ensemble d'objets insignifiants, dissimulés au fond d'un tiroir, est capable de vous révéler votre périmètre de vie, ancré dans l'aire automobile, la consommation et les loisirs, qu'en serait-il de tous ces espaces ordinaires et banals, que nous traversons quotidiennement sans être conscients de notre pratique et de notre vécu ?

À l'heure d'une société marquée par la consommation, l'évènement et l'innovation, le moment est venu de se questionner sur nos modes de vie et leurs impacts, en se concentrant sur ce qui existe déjà et qui nous entoure chaque jour.



Inventaire tiroir d'entrée, 2020. Travail photographique ©Audrey Benas



Sommaire

Introduction	11	Des scénarios en faveur d'une éco-responsabilité collective	97
Le potentiel de questionnement apporté par l'étude de l'infra-ordinaire selon Georges Perec	17	<i>Un geste de design décalé pour ouvrir des possibles</i>	99
<i>L'infra-ordinaire parle de nous</i>	19	<i>Communiquer et déployer</i>	116
<i>Un quotidien aliéné et aliénant</i>	38	Conclusion	125
<i>Un lieu propice à la prise de conscience</i>	46	Bibliographie	129
L'expérience et l'appropriation, des enjeux majeurs	63	Merci !	135
<i>L'intérêt des lotissements pavillonnaires comme terrain d'étude en design</i>	65		
<i>L'expérience spatiale pour réveiller l'acuité de la perception</i>	74		
<i>Des hypothèses d'action en design d'espace</i>	86		

Introduction

« Interroger l'habituel. Mais justement nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas [...], nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. »¹

Comme l'énonce Georges Perec, nous vivons dans un monde où nous ne portons pas attention à ce qui nous est proche, qui nous touche quotidiennement. Cela va de soi. Notre société actuelle, dictée par la mondialisation, l'industrialisation et la course au progrès, a tendance à rendre passive notre pratique de la ville et de l'espace. Plus encore, elle occulterait même celle de notre habitat et lieu de vie. Nous devrions être capables d'être conscients de nos pratiques, de considérer l'ordinaire qui nous entoure. Cependant, en vivant sur un territoire établi et colonisé par les médias, nous ne nous intéressons qu'à des événements qui sont éloignés et hors-sol, qui ne touchent pas notre existence et qui ne remettent pas en question notre façon d'habiter la Terre et sur Terre. Dès lors, notre société, en anesthésiant notre perception et nos comportements, pose problème quant à la possibilité d'agir des habitants dans leur quotidien, et la construction d'un avenir meilleur.

Capoter sa vérité spatiale c'est regarder ce que l'infra-ordinaire, les éléments qui nous entourent et qui composent notre quotidien disent de nous, de notre façon de vivre. C'est interroger

1. Georges Perec, *L'infra-ordinaire*, Seuil, 1989, p.11.

notre position vis-à-vis du monde et des autres. Le designer d'espace peut-il avoir un rôle à jouer dans la considération de l'ordinaire et la manière d'habiter les lotissements ? En effet, ce terrain pourrait permettre une prise de conscience collective, car d'après une étude du CRÉDOC en 2004, plus de 80 % des Français aspirent à vivre dans un pavillon avec jardin, aujourd'hui massivement implantés dans les lotissements pavillonnaires, et qui, eux-mêmes, ne cessent de se développer et de s'enraciner sur le territoire. Cette tendance est d'autant plus forte aujourd'hui que la situation sanitaire et les différents confinements ont accentué le besoin de surface et d'espace de la population. De plus, une étude d'Ipsos/Qualitel datant de 2020, sur la perception du logement pendant le confinement, montre que 38 % de ceux résidant en appartement ont ressenti une envie de déménager, soit 3 fois plus que les habitants de maison individuelle.

Ainsi, dans l'optique où nous devons retrouver un éveil vis-à-vis de notre manière de vivre, le lotissement, lieu de l'ordinaire par excellence, serait-il le lieu le plus représentatif de l'habiter des français ? Quel positionnement et quel rôle pour le lotissement pavillonnaire dans le futur ? Enfin, quelles possibilités pour l'habitant d'avoir conscience de son mode de vie pour le faire évoluer de manière plus soutenable ?

Dans un premier temps, il sera question de montrer, à partir des injonctions de Georges Perec, les enjeux et le potentiel apporté par l'infra-ordinaire dans une volonté de captation de la vérité spatiale. Il nous faudra également comprendre et identifier les problèmes que pose notre société vis-à-vis de cette prise de conscience. Après l'exploitation des critiques de l'habitat pavillonnaire de Jean-Luc Debry, il s'agira dans un second temps

de mettre en évidence, en s'appuyant sur les analyses d'Henri Raymond, Nicole et Antoine Haumont, et celles de Matthieu Gateau et Hervé Marchal, l'intérêt des lotissements pavillonnaires comme terrain d'action, pour permettre la construction d'un horizon commun et désirable. Nous démontrerons aussi en quoi l'expérience spatiale et l'appropriation des habitants et du territoire représentent un enjeu majeur grâce aux études de Michel de Certeau. Enfin, nous tenterons de projeter comment le designer d'espace, peut inviter les habitants et leur permettre d'imaginer un avenir plus soutenable dans le lotissement pavillonnaire, basé sur la thèse de Bruno Latour.

Le designer d'espace peut-il permettre aux habitants d'un pavillon en lotissement de prendre conscience de leur vérité spatiale ? Cette prise de conscience pourrait-elle permettre par la suite d'envisager et d'engager un changement vers une autre manière de vivre plus éco-responsable ?



1



2



3



4



5



6

1. Lotissement, États-Unis ©Nuli_k / Getty Image
2. Lotissement, Caguas, Porto-Rico ©Yann Arthus-Bertrand
3. Lotissement, États-Unis ©Unsplash
4. Lotissement, Okotoks, Canada ©Mike Ridewood
5. Lotissement, États-Unis ©Unsplash
6. Lotissement, Brøndby, Copenhague, Danemark ©Henri_do

**Le potentiel de
questionnement
apporté par l'étude de
l'infra-ordinaire selon
Georges Perec**

1.

L'infra-ordinaire parle de nous

1. L'infra-ordinaire vu par Georges Perec

« Ce qui nous parle, me semble-t-il, c'est toujours l'évènement, l'insolite, l'extra-ordinaire ... »²



Ieoh Ming Pei, Pyramide du Louvre, Paris, 1989 ©AdobeStock

Nous vivons dans un monde où le spectaculaire serait l'unique chose à laquelle nous portons attention. Dans un environnement évident, nous ne sommes attirés que par l'étonnement entretenu par les médias et les journaux. Depuis l'arrivée de la télévision dans notre salon au xx^e siècle et l'avènement des *mass media*, notre société est devenue une société médiatique. En effet, entraînant une accélération et une mondialisation de l'information, nous serions plus au fait de ce qui se passe ailleurs, que près de nous. Ce à quoi Georges Perec est attentif est tout autre. Dans son ouvrage *L'infra-ordinaire* édité la même année que l'inauguration de la pyramide du Louvre de Ieoh Ming Pei et celle du Parc Astérix en 1989, entretenant tous deux le culte de l'évènement, ce dernier invite a contrario à considérer l'insignifiant de notre quotidien. C'est à travers l'écriture et l'utilisation de divers procédés comme la liste, la description, plus ou moins précise, courte ou dense, que Perec interroge ce qui nous entoure réellement, la rue dans laquelle nous habitons, les aliments que nous consommons, les cartes postales que nous envoyons ou encore le bureau dans lequel nous travaillons. Il nous invite à découvrir, ou plutôt redé-

2. *Ibid*, p.9.

couvrir ce que l'on ne voit plus, et auquel on ne prête plus attention à côté du scandale et du spectaculaire qui, en rejetant toute banalité ne nous apprendraient finalement rien. D'après lui, dès lors que l'on considérerait l'infra-ordinaire, nous prendrions conscience de notre vérité, parce qu'il fait partie de nous. À l'image de la miniature étudiée poétiquement par Gaston Bachelard dans *La poétique de l'espace*, et qui, selon lui, cache une immensité de mondes et d'univers, l'infra-ordinaire vu sous l'œil de Georges Perec cacherait également une « immensité » d'informations qui nous définit, révélant notre personnalité et notre manière de vivre. Dans les deux cas, ces derniers mettent en lumière l'intérêt des choses a priori indifférentes et invisibles de la vie quotidienne.

2. Capter la vérité spatiale

Et si nous suivions l'exemple de Georges Perec ? Interrogeons-nous sur « *Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour ...* »³. Portons attention à l'infra-ordinaire et voyons ce que cela dit de nous. À sa manière, essayons de prendre conscience de notre vérité, mais une vérité spatiale. Pour cela, reprenons le texte de Georges Perec, et transférons-le dans le champ du design d'espace. À l'image du tiroir d'entrée évoqué précédemment, intéressons-nous d'abord à ces objets et éléments matériels qui touchent notre quotidien domestique et que nous côtoyons tous, chaque jour.

3. *Ibid.*

« « Vous n'auriez pas vu cela ! Prenez le temps de voir toutes ces petites choses qui ne peuvent se contempler dans leur ensemble. » Dans la contemplation de la miniature, il faut une attention rebondissante pour intégrer le détail. »

Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 1957, p.186.



Inventaire poignées de porte, 2020. Travail photographique ©Audrey Benas





Inventaire interrupteurs, 2020. Travail photographique ©Audrey Benas



Georges Perec propose : «Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez. Questionnez vos petites cuillers. Qu'y a-t-il sous votre papier peint ? Combien de gestes faut-il pour composer un numéro de téléphone ? Pourquoi ? Pourquoi ne trouve-t-on pas de cigarettes dans les épiceries ? Pourquoi pas ? »⁴. Dans une volonté de captation d'une vérité spatiale, transférons les petites cuillers, typiquement insignifiantes, dans le champ spatial du pavillon. Quel équivalent ?

« Questionnez vos interrupteurs ». Voilà donc une question intéressante. Qu'est-ce qu'un interrupteur ? Que peut-il bien nous apprendre sur nous, ou plus largement encore, sur notre société ? Nous utilisons quotidiennement ces petits objets, et pourtant nous ne les regardons jamais. Nous appuyons sur le bouton sans même réfléchir à comment cela fonctionne. Cela va de soi, un coup nous sommes éclairés, un autre nous sommes dans le noir. Finalement, nous oublions même leur présence. La seule chose qui nous intéresse est le plafonnier du salon, la lampe de chevet à côté de notre lit et la lumière qui s'en dégage. Alors quel intérêt de les interroger ? Si nous menons l'enquête, nous pourrions découvrir comment ils sont fabriqués et où. Où sont implantées les usines de fabrication ? D'où proviennent les matières premières servant à confectionner un interrupteur ?

4. Ibid, p.12-13.

De là, le « Made in France » promu par le groupe industriel Legrand disparaît pour laisser place à l'Algérie, l'Arabie Saoudite voire même la Russie. Parce que pour faire du plastique il nous faut du pétrole, et l'extraction du pétrole se fait ailleurs. Qui l'aurait imaginé ? Même dans les éléments les plus insignifiants de notre quotidien est présente la mondialisation. Voilà ce que les interrupteurs nous ont dévoilé, à travers la captation d'une vérité technique et géographique, toute la complexité de notre monde contemporain.

Questionnez vos interrupteurs, D'où viennent-ils ? 2020. Cartes, 59.4 × 42 cm
©Audrey Benas



Le Plastique

comment est-il fabriqué ?



comment est-il fabriqué ?



* 3 étapes

1. Extraction du Naphta (matière première du plastique) après distillation du pétrole
2. Fragmentation des molécules du Naphta en monomères lors d'une opération de craquage
3. Après polymérisation des monomères, création de granulés de plastique

Au-delà des petits objets que nous utilisons, qu'en est-il des éléments qui relèvent du revêtement dans l'habitat ? Dès lors, remplaçons le papier peint mentionné par Georges Perec, par le crépi, couverture connue et ordinaire du pavillon. « Qu'y a-t-il sous votre crépi ? ». Techniquement, le crépi recouvre la brique, suivi de l'isolation avant de terminer avec le placoplâtre. Pour nous, il s'agit uniquement de la couleur de notre maison, derrière laquelle se trouvent le mur puis la cuisine, la salle de bain ou encore les toilettes. Toutefois, la captation de la vérité spatiale nous conduit à l'interroger plus en profondeur. Au-delà de révéler une vérité d'ordre technique informant sur les matériaux constituant les murs extérieurs d'une maison, que peut dévoiler la considération de l'ordinaire « crépi » ? Voici des propositions liées à l'étude de l'enveloppe du pavillon. Elles questionnent les qualités de protection attendues, physiologiques, physiques mais aussi sociales.



La première est la nécessité de nous sentir protégés de l'extérieur. Dans les années 60, diverses expérimentations ont vu le jour, questionnant notre rapport à l'habitat et l'habiter, par la réduction de l'architecture à une simple enveloppe, plus organique. L'architecte suisse Pascal Häusermann et ses architectures-sculptures aux formes cellulaires interrogent la notion de membrane protectrice de l'habitat venant englober

Pascal Häusermann, Museumotel, Raon l'Etape, 1967 ©bubblemania.fr

le corps, renvoyant à l'image de la cabane primitive et du cocon, origine de l'architecture. Par la privatisation d'un espace, le mur recouvert de crépi assure ainsi le besoin primaire de protection de l'habitant. Aujourd'hui le crépi pourrait représenter la double dimension isolante mais aussi esthétique qui confère aux différents pavillons d'un lotissement une image banale et synonyme d'égalité pour les résidents.



Qu'y a-t-il sous votre crépi ? Proposition 1 : Le pavillon, c'est de l'air à température choisie contenu dans une enveloppe, 2020. Travail en volume ©Audrey Benas

Le second questionnement concerne plus précisément notre rapport à la société. En tant qu'être social, nous éprouvons le besoin d'habiter un lieu où nous pouvons nous isoler et avoir une intimité. Là encore, le mur crépi soutient ce désir commun.

Les appartements-vitrines présents dans le film *PlayTime* (1967) de Jacques Tati questionnent également ce mode d'habiter, au cœur de la ville. Ici, l'intérieur des logements et ses habitants sont montrés à la vue de tous depuis la rue. Or, le fait que ces derniers ne semblent pas être au courant de l'exhibition de leur intimité met en doute ce modèle d'habitation dans notre société. Pourrions-nous accepter de vivre, comme eux, sous le regard d'autrui ?

Il en est de même pour l'emplacement de la Glass House. Disposée en pleine nature, les personnes y habitant sont exposées uniquement à la vue des animaux et des végétaux, s'apparentant plus à une parenthèse loin de la société. Cette possibilité de vivre de cette façon est ainsi permise par le contexte isolé de cette maison. Serait-elle aussi attirante située en plein lotissement ?

L'analyse de ces deux références nous permet ainsi de relever l'intérêt du mur crépis en tant que garant de notre intimité dans l'habitat, soulevant une autre vérité d'ordre sociale. Plus précisément, ce dernier se constitue comme une couverture, nous permettant de cacher, au-delà de la simple brique, ce que l'on juge être privé et qui nous appartient. L'être humain vivant en société a en effet besoin de protéger sa vie familiale.

La Glass House de l'architecte américain Philip Johnson va à l'encontre de cet isolement. Entièrement vitrée, cette maison invite à la transparence totale. Non plus un refuge, elle est pensée comme un espace entièrement ouvert et une mise en scène de l'intérieur. La notion de mur disparaît.



Philip Johnson, Glass House, New Canaan, Connecticut, 1948 ©Eirik Johnson



Scène des appartements-vitrines, Jacques Tati, PlayTime, 1967



Qu'y a-t-il sous votre crépi ? Proposition 2 : l'enveloppe pourrait-elle être entièrement transparente ? / Proposition 3 : comment moduler la porosité visuelle de l'enveloppe du pavillon ? 2020. Travail en volume ©Audrey Benas

Ainsi, ces propositions soulèvent le potentiel de questionnements offert par l'infra-ordinaire dans une prise de conscience de soi et des modes d'habiter. À l'image du révélateur employé pour le développement d'une photographie argentique, faisant apparaître l'image présente mais invisible sous nos yeux, l'infra-ordinaire se constituerait comme un révélateur de nos modes de vie et de notre société, pouvant être utilisé comme un outil pour le designer. Cependant, nous n'en avons pas la connaissance, y compris en tant qu'habitant. Parce que porter attention à l'infra-ordinaire revient, comme l'énonce Georges Perec, à « *Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine.* »⁵. Nous pourrions alors nous demander pour quelles raisons avons-nous oublié ? Effectivement, cet intérêt a pourtant bien eu lieu, à un moment de notre vie où nous découvrons les choses pour la première fois. Mais il s'en est allé, au fur et à mesure du temps et que le quotidien s'installe. Ce dernier peut-il voiler notre intérêt vis-à-vis de l'infra-ordinaire ? Dans quelles mesures le quotidien atténue notre capacité à considérer ce qui nous entoure tous les jours ? Que perd-on à ne plus voir l'infra-ordinaire ? Enfin, quel rôle pour le designer d'espace dans la captation de la vérité spatiale des habitants ?

5. *Ibid*, p.12.

Un quotidien aliéné et aliénant

1. Disparition d'un regard critique sur ce qui nous entoure et qui nous sommes

« Le quotidien : ce qu'il y a de plus difficile à découvrir. »⁶

Pour la plupart d'entre nous le quotidien nous apparaît comme une routine spontanée, c'est-à-dire comme une manière d'agir simplement mécanique et irréfléchi. Or ce dernier est plus complexe et il pourrait bien menacer et affaiblir notre attention vis-à-vis de l'infra-ordinaire en agissant sur notre perception, nos actions ou encore nos pensées.

Tout d'abord, nos actes du quotidien s'apparentant à des automatismes sociaux ont été acquis par l'apprentissage. En effet, nos actions n'ont pas toujours été ordinaires et banales à nos yeux. Elles ne sont pas non plus naturelles comme nous pouvons le ressentir et le penser mais ont nécessité une phase d'apprentissage. Cependant, une fois celle-ci terminée et l'action acquise, notre conscience l'estompe, ne gardant plus qu'une image spontanée. C'est donc l'habitude et la répétition du quotidien qui diminuent notre intérêt envers ce que Perceval appelle l'évident, le commun, l'infra-ordinaire. Dès lors, immergés dans un environnement familier, nous ne portons plus attention à ce qui nous entoure, et plus encore, nous ne

6. Maurice Blanchot, « La parole quotidienne », *L'entretien infini*, Gallimard, 1969.

le remettons plus en question. Le sociologue japonais Sampei Koseki appuie cette idée en y ajoutant la notion de connaissance. « Dans la vie quotidienne [...] il est rare qu'on se pose des problèmes, qu'on analyse les choses et les phénomènes et qu'on arrive à une nouvelle connaissance au sens épistémologique. Dans la plupart des cas, on suit seulement l'imagination et ses stéréotypes, les connaissances qu'on a « apprises », et qu'on n'ose guère mettre en doute. »⁷ Comment le design peut-il amener un nouvel intérêt pour l'infra-ordinaire ? Comment peut-il provoquer une connaissance de nos modes de vie et nos pratiques, et contribuer à ce que l'on puisse capter notre vérité spatiale ? Parce que, rappelons-le, la vérité spatiale revient à considérer notre mode d'habiter.

Au-delà de la seule condition de la répétition et de l'habitude, notre attention serait aussi aliénée par les obligations liées à la vie en société. Le sociologue Pierre Bourdieu nomme « habitus » l'influence de nos pratiques quotidiennes guidées par un ensemble de normes et de règles dictées par notre groupe social, nous permettant d'agir en accord avec le milieu dans lequel nous vivons. Derrière nos manières de nous comporter et de penser se dissimulerait donc un « inconscient social » qui structurerait et déterminerait nos comportements.

Cette domination sociale de nos conduites est analysée par Henri Lefebvre dans *Critique de la vie quotidienne* et *La vie quotidienne dans le monde moderne*. Le philosophe conçoit le quotidien comme une parfaite aliénation. Dicté par une société

7. Sampei Koseki, « Pour une sociologie critique de la quotidienneté », In: *L'Homme et la société*, N. 23. Sociologie critique et critique de la sociologie, pp.51-68, 1972, p.67.

consommériste, il n'est, selon lui, qu'une profusion d'images diffusées par les médias, dont l'objectif est d'inscrire les individus dans l'ordre social de la marchandise. Dès lors, la vie quotidienne serait réduite à la seule logique du capital et de la consommation. Selon Henri Lefebvre, « *Le mécanisme ou l'organisme social cessent d'être compréhensibles à ceux qui y participent et l'entretiennent par leur travail. Les hommes sont ce qu'ils font et pensent d'après ce qu'ils sont. Et cependant ils ignorent ce qu'ils font et ce qu'ils sont. Leur propre œuvre, leur propre réalité leur échappent.* »⁸. Enfermés dans un quotidien normalisé, et contraints de vivre dans la passivité et l'illusion d'une fausse liberté, nous ne serions pas en capacité de percevoir réellement les éléments qui nous entourent et qui nous construisent en tant qu'individu. À défaut de voir ce qu'ils disent de nous et de notre vérité, nous ne les verrions qu'à travers les exigences de l'ordre social dominant.

Comment le designer peut-il permettre de faire prendre conscience aux individus de leur vérité spatiale dans un environnement aliénant où l'infra-ordinaire est effacé ?

2. Entre aliénation et nécessité

S'il représente la cause principale d'anesthésie de notre regard et notre capacité à être conscient de ce qui nous entoure, le quotidien peut-il aussi être utile à la vie en société et à notre existence ? Bruce Bégout voit dans le quotidien un côté rassurant. Il le définit d'ailleurs comme un environnement accueillant et habitable, auquel nous nous attachons en réaction à l'inquiétude que nous éprouvons vis-à-vis de notre rapport au monde, l'ailleurs, qu'il nomme « l'illimité ».



Inspiré par Georges Perec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, 2020. Frise, photomontage, 120 × 16 cm ©Audrey Benas

8. Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, vol. I, L'Arche, 1958, p.193.

Dès lors, le quotidien doit être considéré comme «... l'effort perpétuel d'hospitalité fait à l'étranger.»⁹. Assimilée à une peau ou une couverture, cette enveloppe rassurante constituerait une valeur essentielle, qui nous permettrait de mieux appréhender le monde qui nous entoure. Aussi, il est un milieu qui fait le lien entre l'Homme et l'inconnu, nous permettant d'aller explorer sans crainte.

En terme d'espace, nous pourrions directement assimiler le quotidien de Bruce Bégout à la maison, qui, comme analysée précédemment, serait le lieu hospitalier et protecteur de référence, auquel nous nous attachons géographiquement. Toutefois, cette dynamique de familiarisation de l'espace pourrait s'étendre pour certains à la rue, voire à la figure du village ou du quartier, c'est-à-dire un espace proche de la maison, où la répétition des trajets le rend familier et fréquentable. Nous aimons notre quotidien et nous aimons aussi en sortir pour quelques occasions, mais nous finissons toujours par y revenir, sans quoi nous serions plongés dans l'inquiétude.

Au-delà de l'aspect sécurisant, le quotidien, régi par un certain nombre de codes et de règles, interroge aussi les notions de cohabitation et de vie avec autrui. Certes le déterminisme social influence et contrôle d'une part nos actes et notre langage, mais nous pouvons nous demander s'il n'est pas admis pour asseoir la vie sociale. Dans son ouvrage *La mise en scène de la vie quotidienne*, Erving Goffman assimile en effet le quotidien à un théâtre où chaque individu, à l'image de l'acteur sur scène, joue autant de rôles qu'il a d'interactions sociales. À travers cette métaphore, il questionne l'apparence et l'image de soi dans

9. Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Allia, 2005.

le but de parfaire le culte du «faire bonne figure». Dès lors que l'on sortirait à l'extérieur, sous le regard de l'autre, le quartier, la rue ou encore le métro seraient des lieux où nous mettrions en scène publiquement via l'application de codes stéréotypés du langage et du comportement. Or, derrière cette manière d'assurer des représentations constantes dans l'espace public se dissimulerait essentiellement un intérêt collectif et sociétal, visant à maintenir en harmonie le «vivre-ensemble» et le bon fonctionnement de la société. De même, Pierre Bourdieu insiste sur l'importance de se tenir dans le conformisme de la structure sociale sous peine d'en être rejeté.

Ainsi, le quotidien rend le monde acceptable et la société possible. Nécessaire pour maintenir des relations stables et autoriser l'expérience, cette vision du quotidien nous amène à réexaminer la totale aliénation de l'individu. Pour amener les citoyens vers une prise de conscience de leur vérité spatiale et ainsi les libérer de l'aliénation, le designer doit-il alors exclure les lieux du quotidien ou bien intervenir à l'intérieur de ceux-ci, dans un environnement que les personnes fréquentent tous les jours ? Dans ce cas, celui-ci devra trouver un moyen de contourner le déterminisme social et sortir de la répétition. Comment remettre au cœur de la pratique de l'espace quotidien la considération de la banalité et de l'infra-ordinaire ? Enfin, où le designer d'espace doit-il agir ?

« Le monde entier est un théâtre, et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. Et notre vie durant nous jouons plusieurs rôles. »

William Shakespeare, *As You Like It*, 1623.



Comment l'étude de l'infra-ordinaire dans un tiroir permet non seulement de dessiner le territoire de vie d'une famille, mais aussi d'esquisser son portrait, 2020. Photomontage, 60 × 57 cm, et travail en volume ©Audrey Benas

Un lieu propice à la prise de conscience

1. La vérité spatiale

Que signifie prendre conscience de sa vérité spatiale ? Et de quel espace parle-t-on ? Suite à la réflexion menée sur le quotidien, la vérité spatiale délimiterait le territoire de vie, dessiné par nos déplacements journaliers et exceptionnels. L'identifier et en prendre conscience nous permettrait peut-être de sortir d'une aliénation qui formate nos actions et notre perception, nous immergeant dans un état de passivité vis-à-vis de ce qui nous entoure. Pour que l'on puisse capter cette aliénation, que l'on réalise comment nous habitons, quel rapport nous entretenons avec le reste de la société, avec le territoire, et comment nous pratiquons l'espace, il faudrait ainsi parvenir à considérer l'infra-ordinaire, qui, comme induit précédemment, est présent dans les lieux que l'on fréquente quotidiennement.

Comment faire réagir les citoyens et les conduire à prendre conscience de l'espace dans lequel ils se déplacent ? Et plus encore, comment les faire réagir dans l'espace dans lequel ils vivent ? En effet, quel intérêt de penser une prise de conscience collective dans un lieu où les personnes résident, au cœur de leurs actions quotidiennes ? Est-il possible de rendre plus désirable un mode de vie plus éco-responsable ?

Le lotissement pavillonnaire fait partie de ces lieux occupés du quotidien. Banal et ordinaire, les personnes extérieures passent devant sans même savoir qu'il existe, et les habitants l'habitent sans vraiment l'habiter. Que signifie habiter ? Au sens premier,

il tient aux actions de demeurer, résider. Dans son ouvrage *Habiter : un monde à mon image*, Jean-Marc Besse propose différentes définitions du terme et des manières d'habiter. Parmi elles, « *Habiter recouvre un vaste ensemble d'activités et d'expérience qui dépassent de loin, dans leurs contenus et leurs échelles, le domaine de l'architecture, du moins si l'on restreint cette dernière à la seule conception et à l'édification des bâtiments.* »¹⁰. Autrement dit, selon le philosophe, habiter ne se limiterait pas au seul fait de loger quelque part, mais engloberait les pratiques et l'investissement des habitants dans un espace, ce territoire défini par les déplacements et activités. Dans le cas du lotissement pavillonnaire, les habitants ne seraient alors que résidents, n'habitant pas réellement leur lieu de vie au sens où Jean-Marc Besse l'entend ?

Dès lors, quelle est la vérité spatiale du lotissement ? Que peut-il bien nous apprendre de ses occupants ? L'étude du lotissement « Les jardins de l'intendant » à Castres nous permet de saisir et de questionner ces vérités.

10. Jean-Marc Besse, *Habiter : un monde à mon image*, Flammarion, 2013, p.8.



« Les jardins de l'intendant » dans la tradition du jardin à la française en accord avec le nom du lotissement. Inspiré de la tactique du braconnage selon Michel de Certeau, 2020. Travail photographique ©Audrey Benas



Une visite du lotissement, propriété de l'intendant. Inspiré de la tactique du braconnage selon Michel de Certeau, 2020. Travail photographique et vidéo ©Audrey Benas

Le lotissement pavillonnaire apparaît au début du XIX^e siècle dans un contexte de densification urbaine, de migration des campagnes vers les villes, d'accroissement massif de la population en ville et du développement du prolétariat, mais c'est lors du phénomène de périurbanisation fin 1960 qu'il se développe. Aujourd'hui présent dans tout le paysage français, il n'est pourtant pas considéré par les politiques d'aménagement du territoire. Il est un lieu conçu comme une destination finale au trajet quotidien maison-travail en voiture mais il n'est pas pensé pour être pratiqué et approprié. Comme l'énonce Henri Raymond dans *L'habitat pavillonnaire*, «*Les maisons se succèdent, sans variété mais sans ordre, le long de rues interminables où il ne passe personne et que ne coupe pas le moindre magasin ou le moindre café.*»¹¹.



Façades des pavillons du lotissement «*Les jardins de l'intendant*», 2020 ©Audrey Benas



Lotissement «*Les jardins de l'intendant*», Castres, 2020 ©Audrey Benas



11. Henri Raymond, *L'habitat pavillonnaire*, L'Harmattan, 2001, p.48.



Défini par une uniformité architecturale relative à chaque région, des pavillons isolés entre eux et du reste de la ville, le lotissement s'accompagne en plus d'une dépendance à l'automobile. Dans son ouvrage *Le cauchemar pavillonnaire*, Jean-Luc Debry voit « *Dans les zones pavillonnaires, la façon d'organiser l'espace et le temps, de se les représenter, de les subir ou de les dominer, [...] l'expression du triomphe [...] de la domination industrielle.* »¹². Il les considère comme une transposition spatiale d'une société individualiste et conformiste où les modes de vie seraient tournés vers la consommation marchande et l'entre-soi.

Dans le cadre de ma recherche, un travail a été réalisé inspiré par l'exposition et le concept Super Normal des designers Fukasawa et Morrison. Par l'exposition d'un ensemble d'objets ordinaires de la vie quotidienne, les designers ont souhaité mettre en évidence la supernormalité d'objets du quotidien, devenus banals. À l'image de cet étalage d'objets qui nous amèneraient à mieux comprendre notre société contemporaine, l'opération de transfert dans le champ du lotissement a pour but de questionner la vérité spatiale de l'habitat pavillonnaire.

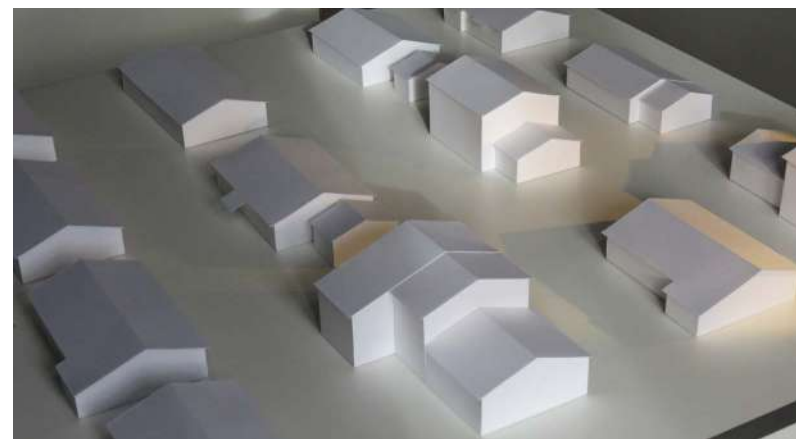
12. Jean-Luc Debry, *Le cauchemar pavillonnaire*, L'Échappée, 2012, p.37.

C'est en sortant les pavillons de leur contexte, ramenés à l'état d'objet, et en déclinant une typologie de pavillons dans différents types de papier que nous l'interrogeons. Par exemple, l'utilisation d'un papier quadrillé questionne une architecture rationnelle et maîtrisée qui ne laisse pas de place à la diversité. L'utilisation d'un papier léger interroge une forme d'habitat fragile qui ne dure pas dans le temps et qui ne correspond pas à toutes les époques de vie des habitants.

Ainsi, ce travail plastique peut nous permettre de comprendre en quoi l'habitat pavillonnaire, à l'origine une promesse et un lieu de vie rêvé, peut être finalement vu comme une désillusion et un cauchemar par ses résidents, ceux qui s'intéressent ou étudient ce mode de vie souvent périurbain.



Jasper Morrison et Naoto Fukasawa, Exposition Super Normal, Axis Gallery, Tokyo, 2006 ©Jasper Morrison Studio



Et si les pavillons du lotissement pavillonnaire remplaçaient les objets de l'exposition Super Normal pour mettre en lumière leur supernormalité ?, 2020. Travail en volume ©Audrey Benas

L'architecture régionaliste des pavillons peut également nous amener à considérer le phénomène du Kitsch. En effet, celui-ci est associé, par Abraham Moles dans « Qu'est-ce que le Kitsch ? », à la montée de la société bourgeoise au cours du XIX^e siècle et sa transformation en société de consommation de masse, où la Nature a laissé place à un décor artificiel. Ainsi, selon lui, « ... il correspond d'abord à une époque de la genèse esthétique, à une absence de style, à une fonction de confort surajoutée aux fonctions traditionnelles, à un « rien de trop ». »¹³. Tout comme le Kitsch « ... qui agrémente la vie quotidienne d'une série de rites ornementaux qui la décorent et lui donnent une exquise complication ... »¹⁴, les lotissements, par la forme des pavillons, représentent une relation particulière de l'Homme avec la vie matérielle, qui semble éloignée d'une conception éco-responsable.

13. Abraham Moles, « Qu'est-ce que le Kitsch ». In : *Communication et langages*, n°9, 1971, p.74.

14. *Ibid*, p.83.



1



2

1. Pavillon du lotissement « Les jardins de l'intendant », Castres (Région Occitanie)
2. Pavillon d'un lotissement à Taulé (Région Bretagne)
©GoogleMap

Le designer peut-il aider à améliorer les modes de vie de ces habitants ? Que se passerait-il s'il permettait aux citoyens de prendre conscience de ces vérités spatiales ?

2. Participer à un changement de nos modes de vie : vers des pratiques plus éco-responsables

Aider les habitants à capter leur vérité spatiale peut être, pour le designer, une opportunité d'engager un changement, de faire bouger les choses, les manières de vivre. Plus précisément, cela peut être un moyen de transformer les usages fermés, qualifiés par le philosophe Bernard Stiegler¹⁵ de purement utilitaires, desquels nous nous contenterions, en réelles pratiques singulières et ouvertes. Dans quels objectifs ?

Dans son essai *Où atterrir ?*, Bruno Latour étudie et propose de réfléchir à une nouvelle forme de politique commune en réponse au rejet de l'existence d'une mutation climatique par les élites et politiques actuelles, au phénomène de dérégulation ainsi qu'à la montée des inégalités. Cette nouvelle orientation tournée vers l'attachement à un sol, la cohabitation et l'interdépendance, porte en plus une attention particulière à l'environnement. Pour établir ce nouvel horizon, Bruno Latour met d'abord en avant la politique actuelle. C'est en considérant cette politique déjà existante et en relevant les diverses problématiques qu'elle sous-tend, que l'auteur a la capacité de repenser et énoncer une nouvelle orientation commune.

15. Bernard Stiegler, Entretien avec Catherine Geel, *Quand s'usent les usages, un design de la responsabilité ?*, Azimut n°24, 2004.

C'est en prenant conscience de la situation actuelle qu'il nous propose d'engager un changement. De même, l'auteur insiste sur l'importance de la représentation et la description par les individus pour faire émerger chez la population une volonté de changer les intérêts et les territoires.

La vérité spatiale serait-elle une méthode opératoire par laquelle nous repenserions et nous nous représenterions un modèle de vie plus soutenable et commun ? Une prise de conscience de nos modes de vie actuels permettrait-elle d'engager une évolution vers des pratiques plus éco-responsables ? « *Changez les territoires, vous changerez aussi les attitudes.* »¹⁶. Appuyé par la démarche de Bruno Latour, c'est ce à quoi la captation de notre vérité spatiale tentera de répondre. C'est ce à quoi le design et le designer d'espace contribuera.

De plus, la nouvelle politique commune de l'anthropologue suggère de trouver un terrain de vie sur lequel « atterrir » pour ainsi pouvoir se réorienter, ensemble, et habiter. Une volonté de prise de conscience impulsée par le designer d'espace auprès des individus pose également la question d'un sol sur lequel agir. « *... où vous souhaitez atterrir et avec qui vous acceptez de cohabiter.* »¹⁷ demande Bruno Latour. Où atterrir ? En quoi le lotissement pavillonnaire serait-il un lieu propice à l'atterrissage, à la prise de conscience et ensuite à la construction d'un nouvel horizon commun et partagé, d'une nouvelle manière de vivre plus soutenable ?

16. Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017, p.70.

17. *Ibid*, p.134.

**L'expérience et
l'appropriation,
des enjeux majeurs**

2.

L'intérêt des lotissements pavillonnaires comme terrain d'étude en design

1. Un attachement certain des Français

Selon une enquête de Stébé et Marchal en 2016, plus de 80 % des Français souhaitent être propriétaires d'un pavillon avec jardin. En ce qui concerne la part des maisons individuelles sur le territoire français, Matthieu Gateau et Hervé Marchal soulignent dans leur ouvrage *La France pavillonnaire : enjeux et défis* qu'elles sont au nombre de 20 millions sur 34,5 millions de logements au total, s'imposant alors massivement dans le paysage. Enfin, les lotissements pavillonnaires accueillent aujourd'hui près de 25 % de la population française, soit 16 millions d'habitants (Damon, Marchal, Stébé, 2016). Pourquoi cet intérêt affirmé des Français pour le pavillon et le lotissement pavillonnaire encore aujourd'hui ?

Accéder à une maison individuelle en lotissement est souvent synonyme d'un accès à la propriété à un prix foncier attractif et accessible. Être propriétaire est d'ailleurs l'une des premières motivations des habitants qui, de ce fait, acquièrent un statut résidentiel stable. Appuyé par le discours d'Aristote qui, dans la *Politique*, considérait déjà la propriété comme essentielle au bonheur et l'accomplissement de soi, la majorité des ménages voient dans l'habitat pavillonnaire un symbole de réussite sociale et de distinction identitaire comme le font remarquer Matthieu Gateau et Hervé Marchal. À cela, dans « Le pavillon, la famille et l'héritage : itinéraire d'une recherche » dans le dossier *Où en est le pavillonnaire ?*, la sociologue Anne Gotman ajoute la dimension familiale et affective liée à la propriété.

En effet, en permettant la construction d'un patrimoine durable, le pavillon transmis au sein de la famille vient matérialiser le lien familial perdurant entre générations.

En plus d'une raison économique, identitaire et symbolique, les notions d'intimité et de liberté sont importantes à prendre en compte pour justifier l'attachement des habitants.

Ainsi, dans le premier chapitre « Frontières et espaces du privé » du Tome 5 d'*Histoire de la vie privée*, Antoine Prost assimile étroitement le développement des lotissements pavillonnaires avec une revendication d'une vie privée de la part des français, via la séparation du travail et de la vie de famille, elle-même associée à la montée de l'individualisme politique depuis le XVIII^e siècle. Matthieu Gateau et Hervé Marchal rajoutent quant à eux la possibilité de maîtriser ses fréquentations à travers la figure du pavillon clôturé. Pour le géographe Michel Lussault¹⁸, le lieu, à la différence de l'aire et du réseau, existe par la présence de limites physiques. En ce sens, la clôture symboliserait cette limite spatiale par laquelle l'habitant peut organiser, contrôler et mettre à distance. Jouant un rôle de frontière, elle serait nécessaire à la constitution du lieu, ici l'espace privé regroupant le pavillon et le jardin, de chaque habitant. Ainsi, le lotissement permettrait à chacun d'avoir un chez-soi et des sociabilités encadrées.

En plus d'un attrait évident pour la nature, ce lieu correspond généralement à une étape de vie particulière liée au souhait de construire un foyer dans un environnement calme et

18. Michel Lussault, *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Le Seuil, 2007.

sécurisé. Dès lors, le lotissement pavillonnaire est apprécié pour sa spatialité rassurante à taille humaine. Illustré par le lotissement « Les jardins de l'intendant » d'une surface totale de 43 717m² accueillant 46 parcelles, il représente un cadre de vie idéal pour les familles. Son organisation en raquette, plébiscitée dans la plupart des lotissements, en fait un lieu fermé et rassurant, éloigné du bruit et du danger automobile, où seuls les habitants circulent. Enfin, installé en périphérie, le lotissement pavillonnaire permettrait de ne pas être trop loin des réseaux urbains sans subir leurs effets négatifs.

Cette culture d'habiter liée à la maîtrise de son habitat et de la nature grâce à la maison et au jardin est fortement associée au *middle landscape américain* et l'idéal d'une vie plaisante hors du désordre urbain, à travers une parfaite synthèse ville-campagne-nature. Figure centrale de la suburbanisation, la maison individuelle a d'ailleurs longtemps incarné l'*american way of life*, comme le relève Catherine Maumi dans « L'utopie du *middle landscape* américain » au sein du dossier *Où en est le pavillonnaire ?*¹⁹.

Ainsi, au-delà de l'expression d'une simple idéologie soutenue par les théoriciens, l'attachement des Français pour l'habitat pavillonnaire est bien réel et est lié à un habitus culturel. Dans une démarche de prise de conscience collective, le lotissement pavillonnaire serait donc un terrain d'action pertinent pour le designer puisqu'il touche et attire une grande majorité de la population française. C'est d'ailleurs le sujet de l'étude d'un groupe de réflexion réuni dans le cadre de Fabrique Écologique

19. Catherine Maumi, « L'utopie du *middle landscape* américain ». In : *SociologieS*, Dossier *Où en est le pavillonnaire*, 2017.

en 2017 et 2018 associant architectes, urbanistes, géographes, paysagistes, etc, intitulé « Réparer la ville, pour une régénération des lotissements »²⁰.

2. Un lieu potentiellement tangible et vécu

« *L'appropriation est le but, le sens, la finalité de la vie sociale.* »²¹

C'est ce que défend Henri Lefebvre dans la préface de l'ouvrage *L'habitat pavillonnaire*. Au-delà de la simple propriété limitée à la prise de possession légale, l'appropriation se définit ici par une disposition, pour l'individu, à interagir avec le milieu dans lequel il vit, en dépassant les contraintes qui lui sont imposées. L'appropriation peut-elle être considérée par le designer comme un enjeu majeur pour permettre aux habitants de transformer leurs usages quotidiens en pratiques et de repenser un avenir commun et plus éco-responsable ? Comment engendrer l'appropriation dans un environnement rationnel et réglementé ? Existerait-il déjà des formes d'appropriations au sein du lotissement ? Si oui, lesquelles ?

De plus, dans *Habiter : un monde à mon image*, Jean-Marc Besse distingue « l'habiter à côté » de « l'habiter ensemble » fait d'échanges et de pratiques collectives. Selon lui, « *Au-delà de la seule coprésence, de la simple juxtaposition des emplacements dans l'espace, il faut qu'il y ait un contact, et, surtout, dans et par ce contact, il faut qu'il y ait échange, il faut qu'il y ait rencontre.* »²²

20. www.lafabriqueeecologique.fr

21. Henri Raymond, préface de *L'habitat pavillonnaire*, L'Harmattan, 2001, p.17.

22. Jean-Marc Besse, *Habiter : un monde à mon image*, Flammarion, 2013, p.47.

pour créer un espace vivant. Le lotissement pavillonnaire peut-il être envisagé comme un lieu qualifié d'« habiter ensemble » ? Selon Matthieu Gateau et Hervé Marchal, les zones pavillonnaires accueilleraient bien des occasions, des appropriations et des rencontres permises par la rue, le trottoir ou les bancs. Dans l'article « L'espace social des mobilités périurbaines » du dossier *Où en est le pavillonnaire ?*, Eric Le Breton relève quant à lui les situations de solidarité présentes dans le lotissement grâce à la voiture. En effet, la dispersion des espaces quotidiens pourrait engendrer des formes d'entraide collective via le covoiturage, le transport des enfants ou encore la réalisation des courses pour autrui conférant à l'automobile un statut d'espace collectif et d'échange. Dès lors, « *Un quartier pavillonnaire peut donc être une scène silencieuse de visibilité et d'échanges mutuels.* »²³, insignifiant au regard de la société car discret, mais « *existentiel* » pour les habitants. Enfin, Henri Raymond soulève le caractère appropriable du pavillon notamment permis par l'accession à la propriété. Selon lui, l'habitat pavillonnaire est un lieu où le jeu et les relations sont possibles et où peuvent s'exprimer des pratiques. À la différence du logement collectif et de l'appartement qui ne laisseraient pas de place à l'appropriation, le pavillon offrirait, pour l'auteur, des possibilités d'aménagement et de transformation qui « *... contredi[sent] l'idée d'une vie vouée à la quotidienneté, à la répétition.* »²⁴.

Ainsi, des formes d'appropriation déjà existantes peuvent être observées. Cependant, la réglementation du lotissement imposant des règles de conduites et d'aménagement, et la domi-

23. Matthieu Gateau, Hervé Marchal, *La France pavillonnaire*, Bréal, 2020, p.20.

24. Henri Raymond, *L'habitat pavillonnaire*, L'Harmattan, 2001, p.69.

nation d'un mode de vie individuel tendant à créer un écart relationnel entre les nouveaux arrivants et les propriétaires anciens, les rendent fragiles. Comment le designer peut-il favoriser l'appropriation au sein du lotissement pavillonnaire ? La part de passivité des habitants peut-elle être conciliable avec une action plus expressive et prononcée que celle observée ? Pour le philosophe Pierre Macherey, « *Le monde de la vie quotidienne souffre [...] à la fois comme un ordre centré («normal»), où l'attendu domine, et comme un système à la marge, où il y a toujours place pour de l'inattendu ...* »²⁵. Concevant le quotidien comme un système à la fois fermé et ouvert, où l'évolution et la transformation cohabiteraient en permanence avec l'ordre établi et les stéréotypes répétés et déterminés, il nous permet de conforter le choix du lotissement comme terrain d'action pour le designer d'espace.

3. L'imaginaire dans l'espace domestique

Au-delà d'une possibilité d'appropriation de l'espace, le lotissement pavillonnaire serait propice au rêve et à l'imagination car constitué entièrement de pavillons. Selon Gaston Bachelard, « *... la maison abrite la rêverie, [...] nous permet de rêver en paix.* »²⁶. Dans *La poétique de l'espace*, ce dernier considère la maison comme un espace onirique qui nous donne le droit à la rêverie et l'évasion, non permises par l'immeuble.

25. Pierre Macherey, «Le quotidien, objet philosophique ?», *Articulo Journal of Urban Research*, 2005.

26. Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 1957, p.34.

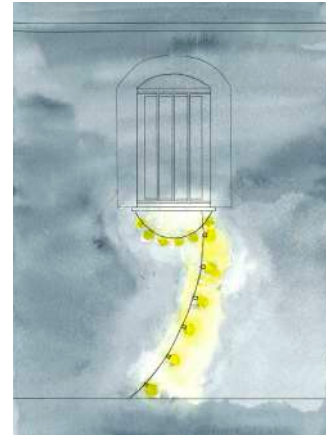
De plus, pratiquer la rêverie nous permettrait, selon lui, une meilleure compréhension et appréhension du monde dans lequel nous vivons. « *L'imagination, dans ses vives actions, nous détache à la fois du passé et de la réalité. Elle ouvre sur l'avenir.* »²⁷. Pourrait-elle être considérée et utilisée, par le designer d'espace, comme un moyen de prise de conscience, auprès des habitants du pavillonnaire, de leur vérité spatiale ? Enfin, le designer peut-il permettre, déjà, de donner la possibilité aux habitants de rêver à un avenir, un bel atterrissage dans le lotissement ?

27. *Ibid*, p.25.



« Un fantastique est tapi là ... »

Michel de Certeau, Luce Giard, Pierre Mayol, *L'invention du quotidien*
Tome 2 : *Habiter, cuisiner*, Gallimard, 1994, p.190.



Qu'y a-t-il sous votre fenêtre ?, 2020. Dessins et collages, 16 x 24 cm ©Audrey Benas



L'expérience spatiale pour réveiller l'acuité de la perception

1. Une rhétorique de la marche

Comment le designer peut-il amener les habitants à prendre conscience de leur vérité spatiale et engager de nouvelles pratiques ? Dans son ouvrage *L'invention du quotidien*, Michel de Certeau assimile la marche, l'acte et l'art de marcher, au langage et à l'art de la rhétorique. Les figures de style adoptées par l'écriture et la parole pourraient en effet être rapprochées des jeux de pas adoptés par le marcheur. De plus, en s'écartant de l'usage ordinaire de la langue, elles sont utilisées pour un objectif, qui est de considérer, de mettre en avant ce qu'elles énoncent. Dès lors, elles soulignent, attirent l'attention, mettent en lumière.

En ce sens, l'expérience de la marche pourrait être envisagée comme un moyen de prise de conscience et de reconsidération par le designer. À travers la rhétorique et ses diverses tactiques, nous pourrions questionner notre pratique de l'espace et la voir ou la vivre différemment via un jeu, un changement de rythme ou de regard. Comment cela peut-il s'incarner dans le lotissement ? Quel potentiel cela pourrait-il avoir pour les habitants ? Diverses expérimentations ont permis de relever certains enjeux. Par exemple, marcher sur place nous amène à regarder l'environnement plus longtemps et donc à y porter attention. De même, l'utilisation du pas chassé nous offre la possibilité de regarder ailleurs que devant soi, et donc de voir des choses que l'on ne remarque pas d'habitude en marchant. Ainsi, dans l'hypothèse où le pas chassé serait réalisé par les habitants en balade dans le lotissement, cela pourrait les entraî-

ner à se déplacer les yeux tournés vers les façades des pavillons. Prendraient-ils conscience de l'uniformité et de la standardisation de l'environnement dans lequel ils vivent ? Dès lors, faire pratiquer la marche d'une manière inhabituelle et inattendue pourrait permettre l'acquisition d'un nouveau regard sur ce qui nous entoure, à l'image de l'artiste marcheur et arpenteur britannique Richard Long qui conçoit la marche comme une invitation à la liberté et la découverte, ou encore le laboratoire d'art urbain Stalker. Ce dernier propose une nouvelle lecture critique des territoires en marges à travers l'expérience du corps et de la marche.



Métaphore, issu d'une série de vidéos étudiant les possibilités de figures rhétorique de la marche, 2020. Travail vidéo ©Audrey Benas



De la même manière qu'elle provoquerait une prise de conscience, la marche pourrait être pensée pour engendrer de nouvelles situations. Dans le film *L'An 01* de Jacques Doillon, à l'origine une série de chroniques dessinées par Gébé dans *Charlie Hebdo* à partir de 1969, il est question de réfléchir à un nouveau monde après l'abandon d'une société productiviste, capitaliste et matérialiste. Et c'est avec l'invitation de faire un « pas de côté » qu'est engagé le commencement d'un renouveau.

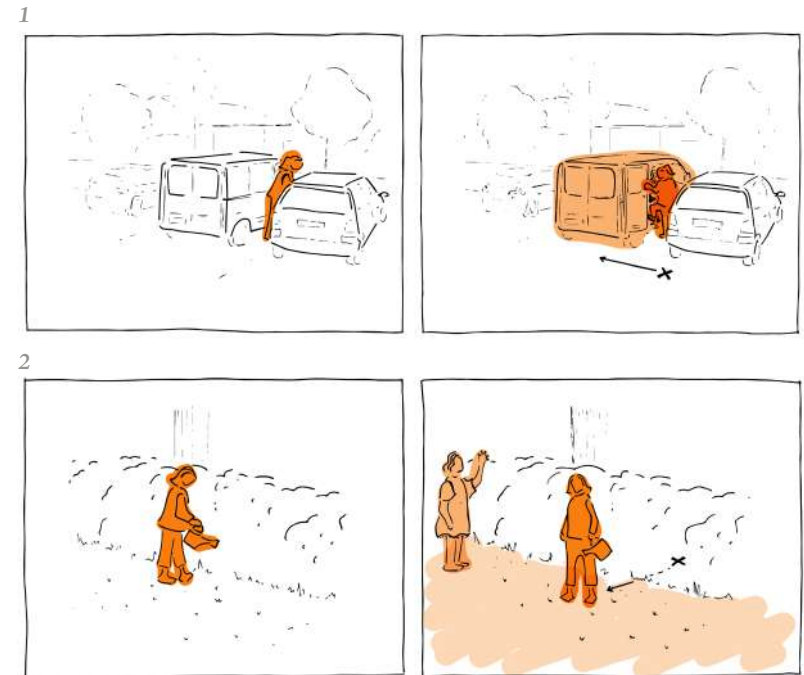
Affiche du film *L'An 01* de Jacques Doillon, 1973

« Si on faisait un pas de côté ? Si on essayait autre chose ? Si on faisait un pas de côté, on verrait ce qu'on ne voit jamais. [...] Si on faisait un pas de côté, au lieu de sonner chez soi on sonnerait chez le voisin. »²⁸

Que se passerait-il si les habitants faisaient un pas de côté dans le lotissement pavillonnaire ? L'ébauche de divers scénarios fictionnels propose déjà d'imaginer un ensemble de situations pouvant être occasionnées. Comme illustrés ci-contre, au lieu de rentrer chez soi, ils pourraient aller chez le voisin, au lieu de prendre leur voiture pour se rendre quelque part, ils pourraient s'asseoir dans la voiture d'à côté, etc. Proposer ces scénarios aux habitants peut-il les amener à se questionner sur leur mode de vie actuel et considérer ces pratiques ? Finalement, celles-ci pourraient-elles être approfondies par le designer dans l'opti-

²⁸. Jacques Doillon, *L'An 01*, 1973. (Film)

que de les pérenniser et de les favoriser dans la vie du lotissement ? Ces pratiques aujourd'hui fictionnelles pourraient alors devenir de nouvelles habitudes et s'initier dans la vie quotidienne des habitants à l'avenir.



1. Un habitant sur le point de rentrer dans sa voiture, rentrerait dans celle d'à côté.
2. Un habitant entretenant sa baie, se retrouverait dans le jardin du voisin.
Issus de la série « Faire un pas de côté dans le lotissement » ©Audrey Benas

Un pas de côté plus tard...



ELLE EST JOLIE
CETTE VOITURE...



QU'EST-CE QUE VOUS FAITES
DANS MA VOITURE ?!



DAH JE VAIS FAIRE
MES COURSES !

REGARDEZ !

AVEC PLAISIR ! POURQUOI NE PAS FAIRE PLUS
DE **COVOITURAGE** ? ENTRE HABITANTS DU
MÊME LOTISSEMENT, NOUS POURRIONS
NOUS AIDER MUTUELLEMENT PLUS SOUVENT !
VOUS NE TROUVEZ PAS ? LA SEMAINE
PROCHAINE C'EST MOI QUI VOUS CONDUIRAI !

AH !

JE CROIS QUE NOUS ALLONS AU
MÊME ENDROIT...

OUI VOUS AVEZ RAISON !
ALLEZ C'EST PARTI !



JE VOUS EMMÈNE ?!

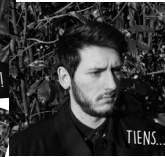


Un pas de côté plus tard...



MAIS...

...CE N'EST PAS MON JARDIN !



TIENS...



EUH...
BONJOUR ?!

EXCUSEZ MOI, JE SUIS ALLÉ
TROP LOIN, ME VOILÀ AU BEAU
MILIEU DE VOTRE JARDIN...



CELA DIT C'EST TRÈS JOLI
CHEZ VOUS !



VOUS AVEZ RAISON...

NOUS SOMMES VOISINS ET
JE N'AI JAMAIS VU VOTRE
JARDIN MOI NON PLUS !



JE VAIS BIEN VOUS
OFFRIR QUELQUE CHOSE !

MAIS VENEZ !
ENTREZ !

C'EST TRÈS GENTIL. C'EST VRAI QUE
NOUS NE NOUS VOYONS QUE TRÈS
RAREMENT... AVEC LE **TRAVAIL**, ET LE
WEEK-END... JE NE SUIS PAS SOUVENT
LÀ ! SANS CE PAS DE CÔTÉ...

ÇA FAIT PLAISIR D'AVOIR DU MONDE À LA MAISON.
N'HÉSITEZ PAS À PASSER PAR LA **PORTE** LA PROCHAINE
FOIS, OU ME FAIRE SIGNE PAR DESSUS LA **HAIE** !



TIENS, ET SI ON FALSAIT
UNE **OUVERTURE** ET UN
PASSAGE DANS LA HAIE...

2. Braconner l'espace

Pour déclencher une prise de conscience, comment accompagner les habitants à envisager d'autres façons de percevoir leur lieu et leur mode de vie ? Dans un contexte de rationalisation de l'aménagement du territoire, le design peut-il offrir de nouvelles possibilités face à une standardisation et un ordre établi ?

C'est ce que défend Michel de Certeau à travers la notion de braconnage. Selon lui, « *Le quotidien s'invente avec mille manières de braconner.* »²⁹. À travers l'étude des pratiques des gens ordinaires, il exprime toutes les ruses et tactiques employées pour détourner les codes et les règles imposées par la société. Dès lors, dans ce système admis, se dissimuleraient des opérations d'usage et d'action, des formes de résistance et d'appropriation où « *Mille façons de jouer/déjouer le jeu de l'autre, c'est-à-dire l'espace institué par d'autres, caractérisent l'activité, subtile, tenace, résistante, de groupes qui, faute d'avoir un propre, doivent se débrouiller dans un réseau de forces et de représentations établies.* »³⁰. Le sociologue Michel Maffesoli soutient la pensée de Michel de Certeau qui voit dans le quotidien une ouverture des possibles et la résurgence de liens communautaires à travers l'expression de manifestations collectives clandestines et d'expériences éphémères résistant à une société postmoderniste.

À la manière de la lecture qui braconne le texte et le travailleur qui braconne l'usine, peut-on braconner l'espace ? Que se passe-

29. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien Tome 1 : Arts de faire*, Gallimard, 1990, XXXVI.

30. *Ibid*, p.35.

rait-il si l'on braconnerait l'espace du lotissement ? Quelles situations cela engendrerait-il ?

Dans le cadre de ma recherche, je suis allée mener des opérations de braconnage dans le lotissement « Les jardins de l'intendant » afin d'expérimenter leurs potentialités. En allant à l'encontre du règlement mais aussi des modes de vie uniformisés et standardisés, celles-ci viennent remettre en question la vérité spatiale du lotissement.

Par exemple, certaines actions interrogent les usages que peuvent offrir une place de parking en l'occupant autrement que par une voiture, le temps d'un pique-nique ou d'une pause lecture. D'autres questionnent l'aspect extérieur des façades et leur uniformisation par la réalisation de photomontages introduisant dans le lotissement des pavillons de régions variées. En plus de jouer avec l'appellation et la connotation du nom du lotissement, ces expériences spatiales ont permis de suggérer de nouvelles manières d'habiter.

Le braconnage de l'espace pourrait alors être perçu comme un générateur de réactions et de questionnements vis-à-vis de notre environnement et de nos usages quotidiens. En ce sens, l'expérience spatiale appuyée par le braconnage pourrait être un moyen de proposer aux habitants des occasions de s'approprier eux-mêmes leur terrain de vie. Comme l'énonce Michel de Certeau, « *Il suffit parfois d'une expérience locale pour ouvrir un champ d'action à l'opérativité des pratiquants, pour mettre au jour son dynamisme.* »³¹.

31. Michel de Certeau, Luce Giard, Pierre Mayol, *L'invention du quotidien Tome 2 : Habiter, cuisiner*, Gallimard, 1994, p.359.

La question qui se pose reste la suivante : les habitants du lotissement souhaitent-ils résister à un modèle, qu'actuellement, ils semblent accepter ? À ce sujet, des formes de braconnage déjà existantes et opérées par les habitants eux-mêmes ont pu être observées dans le lotissement, notamment sur la nature et la hauteur de leurs clôtures, qui vont à l'encontre du règlement. Le braconnage, engagé par le designer, peut-il être un point de départ pour inviter les résidents à reconsidérer leur mode de vie et prendre conscience de la vérité spatiale de leur lotissement ? Dès lors, l'expérience spatiale et le détournement pourraient être une incitation à engager un changement et proposer une nouvelle perspective de vie commune. C'est d'ailleurs ce qu'a défendu le mouvement avant-gardiste artistique et politique l'Internationale Situationniste dans les années 60. Fondé par Guy Debord en 1957, ce dernier a célébré l'appropriation et le bouleversement de la vie quotidienne dans une volonté de changer un monde rationnel et productiviste, pour plus de liberté et d'émancipation créatrice.

« Aller à l'encontre du style préconisé par le règlement »



« Dépasser la hauteur autorisée par le règlement de copropriété »

Issus de la série « Braconnage dans Les jardins de l'intendant », Castres, 2020. Travail photographique et photomontages ©Audrey Benas



« S'approprier temporairement un espace pour camper »



Issus de la série « Braconnage dans Les jardins de l'intendant », Castres, 2020. Travail photographique ©Audrey Benas

Des hypothèses d'action en design d'espace

Une fois la vérité spatiale dévoilée et acquise par les habitants, quelles hypothèses d'action en design d'espace peuvent-être envisagées afin de projeter de nouvelles manières de vivre ? Comment la construction d'un nouvel horizon commun et soutenable peut-il s'incarner dans le lotissement ? Et sous quelles formes ?

Dans l'ouvrage *Histoire de la vie privée Tome 5*, Antoine Prost évoque le quartier et le village comme lieux de convenance. Ces espaces définis comme mi-privés, mi-publics, ont la capacité, selon lui, d'accueillir diverses formes de sociabilité, d'échanges et d'appropriation de l'espace public tout en gardant une certaine vie privée. Autrement dit, ils pourraient être la représentation de «l'habiter ensemble» promu par Jean-Marc Besse. Toutefois, ces lieux seraient menacés par l'urbanisme moderniste et la construction des grands-ensembles. D'après l'auteur, bien que les lotissements pavillonnaires soient édifiés à la suite de ces derniers, dans la lignée de l'architecture moderne, ils seraient, déjà, plus propices et sujets à la rencontre et la sociabilité. En s'appuyant sur la pensée d'Antoine Prost, pouvons-nous imaginer que l'avenir des lieux de convenance, réside dans le lotissement ? Comment le design d'espace peut-il amener le lotissement pavillonnaire vers un modèle de quartier, c'est-à-dire un lieu vivant et habité du quotidien ?

Tout d'abord, le designer pourrait redynamiser les lotissements en reconsidérant la question de l'agriculture, délaissée par les lotisseurs. Dans *La France pavillonnaire*, Matthieu Gateau et

Hervé Marchal rattachent le phénomène de pavillonnarisation avec celui d'artificialisation des sols. D'après leur étude, près de 60 000 ha de terres agricoles sont éradiquées chaque année. Plus précisément, entre 2006 et 2014, 46 % des 491 000 ha de sols artificialisés ont été consommés par des maisons individuelles avec jardin. Dès lors, on assiste à un véritable recul des forêts et de l'agriculture disparaissant petit à petit. Quelles solutions ? Face à cette problématique, certains collectifs et paysagistes tentent déjà de remettre des formes d'agriculture au sein de l'urbain et du périurbain.

Le 8^e cèdre est un espace «solidaire d'agriculture urbaine» situé au sein du quartier des États-Unis à Lyon, conduit par Le Grand Romanesco, Place au Terreau et GrandLyon Habitat. En plus de favoriser la consommation de légumes locaux, de sensibiliser à la permaculture et au maintien d'une biodiversité, cet espace composé de 600 m² de maraîchage urbain, d'un espace verger ou encore d'un jardin partagé, vient créer du lien de proximité et un réel espace public. Et si on continuait à faire de l'agriculture au sein du lotissement pavillonnaire ? Quelles formes cela prendrait-il ?

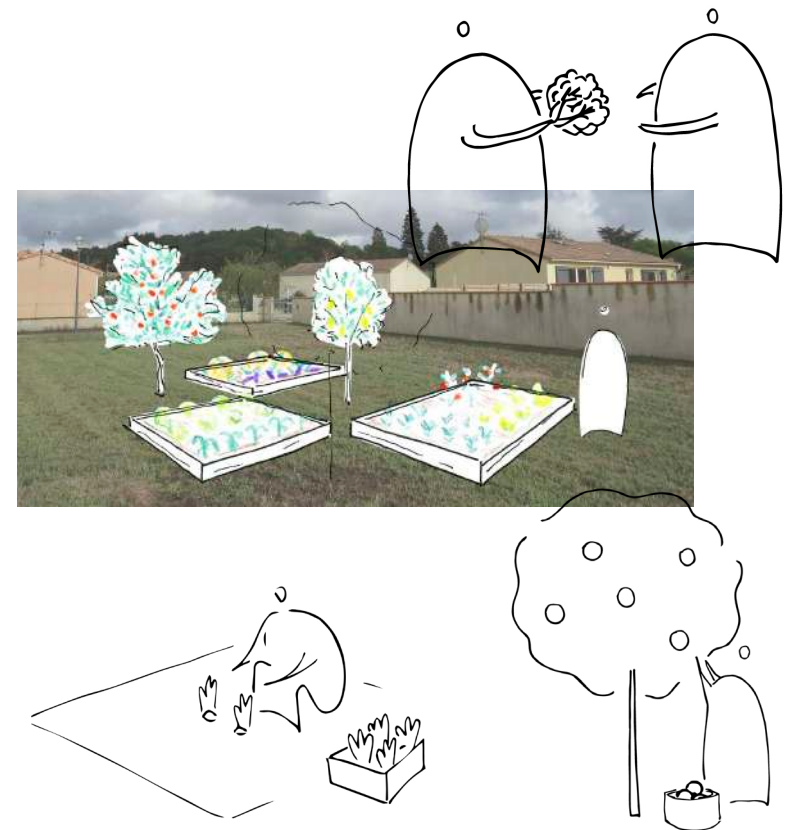


Place au Terreau, GrandLyon Habitat, Le Grand Romanesco, Le 8^e Cèdre, Lyon, 2020
©Nadine Micholin

En plus d'assurer la production de ressources locales, cela pourrait favoriser le partage, l'échange et la création de liens sociaux, à l'image du mouvement « Les Incroyables Comestibles » qui cherche, à travers l'agriculture urbaine et participative, à générer convivialité, entrain et interaction entre les individus et leur environnement. Dès lors, la consommation de masse et la fréquentation des hypermarchés pourraient être diminuées, par la pratique d'une alimentation plus saine et responsable.



Les Incroyables Comestibles, Paris ©Lesincroyablescomestibles.fr



Projection d'un jardin partagé dans le lotissement « Les jardins de l'intendant », 2020. Croquis et photomontages ©Audrey Benas

Habiter le lotissement pourrait également être favorisé par la présence de petits commerces. Généralement situées en périphérie des villes, les zones pavillonnaires se retrouvent éloignées de toutes activités. Cette segmentation spatiale peut alors engendrer un isolement des habitants vis-à-vis de la vie sociale et politique de la ville. Ainsi, la distance les amène à utiliser quotidiennement la voiture pour se rendre à leurs activités, provoquant une saturation des réseaux autoroutiers et un accroissement de la pollution atmosphérique. En effet, selon Matthieu Gateau et Hervé Marchal, 80 % des déplacements des habitants du pavillonnaire périurbain se font en voiture. De ce fait, et comme l'énonce Jean-Luc Debry, « *La journée, en semaine, les zones résidentielles sont silencieuses et paraissent abandonnées.* »³². Dans son ouvrage *Ville affamée : comment l'alimentation façonne nos vies*, l'architecte et urbaniste Carolyn Steel appuie sur l'importance des marchés et commerces, perçus comme le cœur de la vie sociale et politique de la ville. À l'image de l'agora d'Athènes, marché et lieu de réunion des citoyens, et si on réanimait le lotissement par l'installation de commerces ou autres dispositifs spatiaux permettant de se rassembler ?

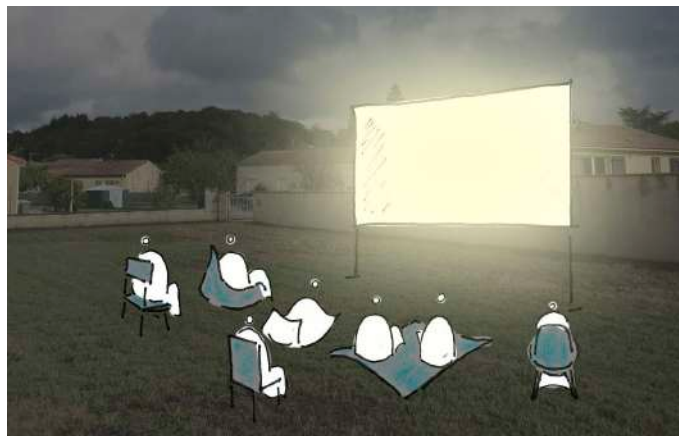
De même, « l'habiter ensemble » peut-il être engagé à partir de pratiques déjà existantes ? En effet, le co-voiturage est déjà employé pour réguler les trajets en voiture. Cependant, le designer peut-il favoriser et encourager cette pratique par une action en design d'espace dans le lotissement ? Intégrer le co-voiturage dans l'aménagement du lotissement pavillonnaire pourrait-il encourager l'entretien de relations sociales et la multiplication des situations d'entraide ?

³². Jean-Luc Debry, *Le cauchemar pavillonnaire*, L'Échappée, 2012, p.26.

Projection d'animations dans le lotissement « Les jardins de l'intendant », 2020. Croquis et photomontages ©Audrey Benas



Toujours dans l'optique de penser un mode de vie tourné vers le commun, le design d'espace pourrait-il contribuer à une mise en relation plus fréquente des nouveaux arrivants avec les propriétaires initiaux, des personnes âgées avec les jeunes occupants ? Cela permettrait aux personnes à la retraite de ne pas subir un repli sur eux-mêmes et à tout le monde de profiter d'une sociabilité recherchée mais actuellement peu présente. De même, le designer peut-il permettre d'ouvrir le lotissement aux autres usagers provenant des communes et de la ville avoisinante et ainsi créer une interaction entre habitants ?



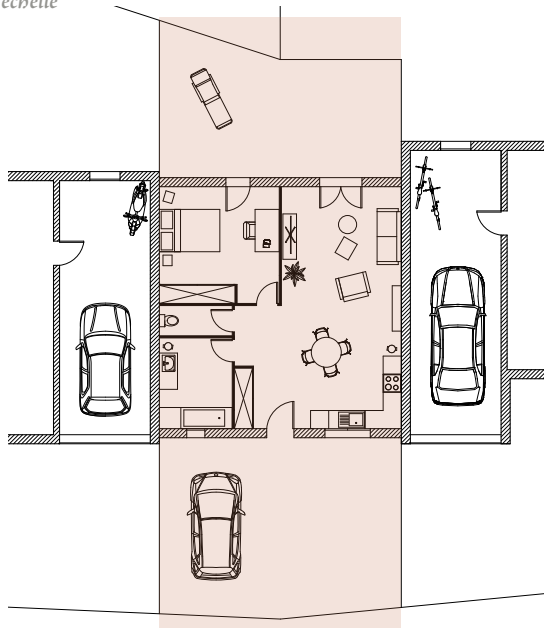
Projection d'événements ouverts sur l'extérieur, rassemblant les habitants, 2020. Croquis et photomontages ©Audrey Benas

Projection d'un vide-garage dans le lotissement « Les jardins de l'intendant » et d'affiches, 2020. Croquis et peintures ©Audrey Benas



Finalement, la transformation du lotissement en lieu « habité » peut-elle passer par une reconsidération de la forme actuelle du pavillon, isolé, et l'espace qui lui est attribué autour ? Quels potentiels vis-à-vis des relations entre habitants ? Plus généralement, à travers cette hypothèse, le design peut-il trouver une alternative à l'étalement des lotissements pavillonnaires sur le territoire ? Enfin, une forme d'habitat plus durable et adaptée aux besoins de chacun peut-elle être projetée ?

Projection d'un autre logement entre deux pavillons, 2020. Plan échelle 1/250^e ©Audrey Benas



Ainsi, le lotissement pavillonnaire pourrait se constituer comme un véritable enjeu pour un avenir commun plus soutenable, et comme l'énonce Bruno Latour, un bel atterrissage. La question qui pourrait se poser serait la raison d'intervenir auprès d'une cible restreinte, celle du lotissement « Les jardins de l'intendant ». Il s'agirait ici de penser un modèle de vie, un exemple, une perspective pouvant être imaginée ailleurs, dans d'autres lotissements. Il s'agirait pour le designer d'espace de faire rêver une population plus large, en plus des habitants, à la possibilité d'un horizon et d'un avenir plus durable à travers une action de design dans le lotissement pavillonnaire, à commencer par les élus des communes qui accueillent des lotissements, et les promoteurs qui les dessinent et les réalisent.



Un logement entre deux pavillons, 2020. Croquis ©Audrey Benas

**Des scénarios en
faveur d'une
éco-responsabilité
collective**

3.

Un geste de design décalé pour ouvrir des possibles

1. Une pratique décalée

Dans l'optique de penser un futur et des pratiques plus éco-responsables dans le lotissement pavillonnaire, quel geste le designer d'espace devra-t-il adopter ? Comment inviter les habitants à envisager des pas de côté dans leurs modes de vie actuels ? Enfin, comment s'adresser à eux dans un langage qui interpellerait et parlerait à tous ?

Les opérations de braconnage déployées en amont, tout comme la projection d'hypothèses et de scénarios quant à des pratiques plus soutenables, énoncées précédemment, suggèrent déjà une certaine tonalité dans la pratique du designer. Effectivement, entre s'installer sur une place de parking comme si nous allions à la plage pour s'absorber dans la lecture, imaginer passer au travers d'une haie et se retrouver, « par accident » chez le voisin d'à côté, ou encore s'inviter dans une voiture qui n'est pas la notre pour profiter de celui qui va faire ses courses au même endroit, l'adoption d'un ton décalé et humoristique est bien présent.

Quel intérêt pour le designer d'employer l'humour et concevoir des situations décalées et subversives vis-à-vis de l'ordre et des habitudes établies ? Qu'est-ce que cela peut provoquer ou produire vis-à-vis des citoyens concernés ?

Le mouvement mondial du Park(ing) Day propose depuis 2005 d'investir le temps d'une journée la rue, et plus particulièrement les places de stationnement de manière inédite et créa-

tive dans un but de réfléchir collectivement à la ville de demain. S'il mobilise et rassemble aujourd'hui designers, citoyens, artistes et activistes pour se réappropriier l'espace, il est à l'origine une initiative du collectif américain Rebar. C'est par la création d'une situation amusante, en recouvrant une place de parking de gazon et en plaçant un arbre et un simple banc dessus, qu'ils vont par la suite interroger et toucher la population mondiale avant de lancer un évènement annuel. La pratique d'un design expérimental urbain vient ouvrir le débat sur la construction d'une ville et d'une vie plus durable et participative en plus de favoriser l'émergence de nouvelles formes d'appropriations et de nouveaux modes d'habiter l'espace public.

Ainsi, la création de mini-golf, potagers, jardins, terrasses mobiles, bibliothèques, cabanes ou autres espaces de jeux et d'échanges révèlent chaque année un ensemble de pratiques et de possibilités offertes par la place de stationnement, pour répondre aux enjeux actuels de durabilité.

À l'image du collectif Rebar, le rôle du designer d'espace pourrait-il être celui d'aiguiller vers de nouvelles manières de vivre son territoire à travers des événements festifs et temporaires ? Serait-il également celui d'initier un débat et un dialogue concernant la façon dont la ville, et dans ce cas le lotissement pavillonnaire, est construite et utilisée ?

À cet égard, il faudrait alors ouvrir et expérimenter les limites de ce qu'on a l'habitude de faire et de fréquenter, en plus de prendre conscience des potentialités qu'elles renferment.



Rebar, PARK(ing) Day, San Francisco, 2005 ©Rebar

Parmi les autres initiatives existantes et engagées par les designers sur un ton humoristique, le collectif Encore Heureux Architectes a lui aussi exploré ce procédé dans le but de révéler les problématiques d'une ville. Dans le cadre du festival *Recyclart* à Bruxelles en 2003, ce dernier a réalisé une performance qui tourne en dérision la cohabitation des trajets quotidiens avec la ruée du tourisme de masse. Dénommée *Dromad Air*, c'est par l'humour et la création d'une compagnie de transport urbain à dos de dromadaires qu'ils ont voulu montrer ce décalage. La posture du designer peut-elle être aussi celle de dénoncer et inviter les citoyens à se poser des questions sur la situation actuelle ? Parce que la dérision et l'humour peuvent aussi être de puissants outils pour permettre des prises de conscience et révéler nos habitudes. En effet, l'amplification et l'exagération employées par l'humour mettent à jour des éléments auxquels nous ne prêtons pas ou plus attention dans la vie quotidienne. Ainsi, ils donnent la possibilité de prendre de la distance et du recul sur nous et nos manières de vivre, afin d'acquiescer un regard et une objectivation critique.

En ce sens, le ton décalé d'une pratique de design conçue à partir du braconnage, promu par Michel de Certeau, pourrait être un moyen de provoquer des réactions et d'interroger les habitants quant à une vie plus soutenable dans le lotissement. S'il se constitue dans un premier temps comme un outil pour interpellier et capter l'attention, mais aussi un objet de prise de conscience, un geste de designer d'espace qui s'écarte de l'ordre et des habitudes ancrées peut, comme nous venons de le voir à travers le *Park(ing) Day*, être ensuite repensé dans une volonté d'amorcer des changements durables.



Encore Heureux Architectes, DromadAir, Bruxelles, 2003 ©encoreheureux.org

2. Entre réel et fiction, créer des imaginaires pour fabriquer des possibles

Au-delà d'une pratique expérimentale surprenante et décalée pour appeler des interrogations et une prise de conscience, la fonction du designer est aussi, et de manière tout aussi importante, de pouvoir ouvrir des possibles dans l'esprit des habitants. Si les règles qui déterminent la construction et la vie en lotissement ne sont plus l'automobile, la standardisation, le retrait social mais l'habiter, le vivre ensemble et l'écoresponsabilité, à quoi ressemblerait-il ? Comment le designer d'espace peut-il amener les habitants à projeter et se représenter ce nouveau modèle ? Comment peut-il les accompagner et les faire rêver à l'idée d'un avenir plus souhaitable et soutenable ?

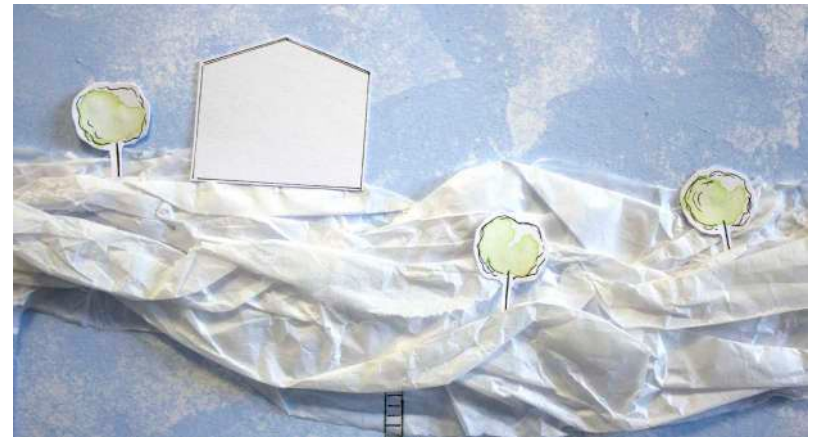
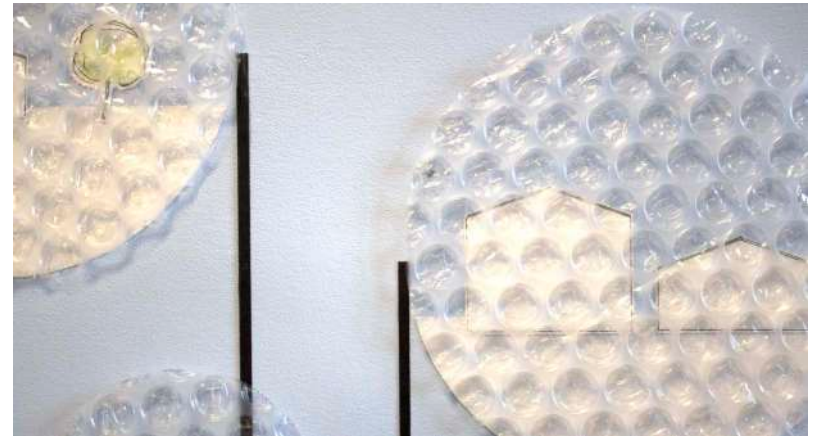
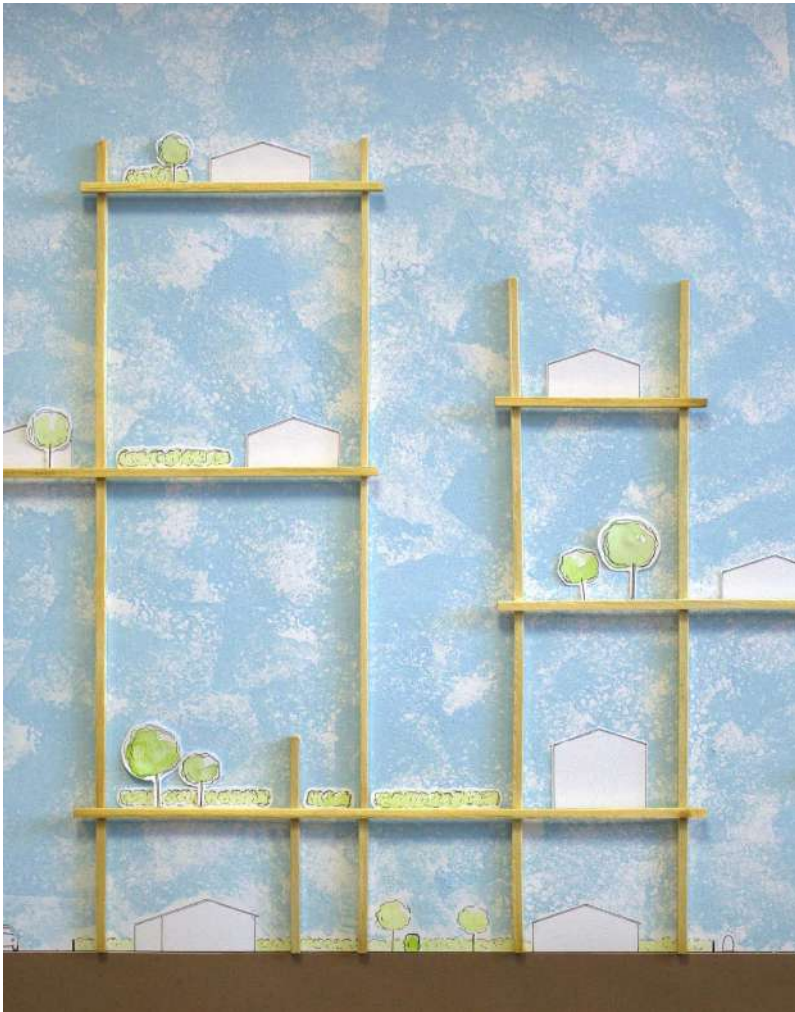
Une réflexion sur la notion d'étalement des lotissements pavillonnaires sur le territoire à travers la réalisation de visuels utopiques sur une possible densification sous terre et en l'air pose la question de l'imaginaire et du rapport réel/fiction. L'utilisation de divers matériaux, textures, formes ou encore couleurs viennent poétiser l'espace tout en évoquant et interrogeant une véritable problématique d'investissement du territoire. Quel intérêt pour le designer de poétiser l'espace ?

À ce sujet, le principe et concept de « Ville Spatiale » inventé par l'architecte et sociologue Yona Friedman à partir de 1959 oscille entre utopie abstraite et créative, et réalité concrète. À travers une réflexion en croquis et en maquette, Friedman propose une structure aérienne, démontable et transformable, qui viendrait se greffer au-dessus des villes existantes. L'utilisation de couleurs vives et le dessin au trait expressif immer-

gent le public dans un univers singulier et rêveur. Néanmoins, l'absence de façades et d'éléments concrets pouvant exposer clairement une proposition d'architecture tangible pourrait à première vue dérouter et déconcerter ce dernier. Une simple incarnation spatiale d'une structure dans le ciel peut-elle suffire pour suggérer une nouvelle manière de vivre et de s'approprier son territoire ? Bien que ce travail soit prospectif, la « Ville Spatiale » nourrit encore aujourd'hui l'imaginaire de nombreux artistes, designers et autres architectes contemporains au sujet de l'habitat modulaire et la densification urbaine, ce qui démontre l'effet que peut provoquer la poétisation de l'espace dans une réflexion durable sur une nouvelle façon de faire et de vivre. Dès lors, le designer peut fabriquer des langages imaginaires et ludiques pour engager les habitants à prendre conscience des ouvertures possibles. Enfin, il peut offrir aux citoyens des perspectives auxquelles ils n'auraient pas pensé jusqu'alors.



Yona Friedman, *Ville spatiale* ©Yona Friedman



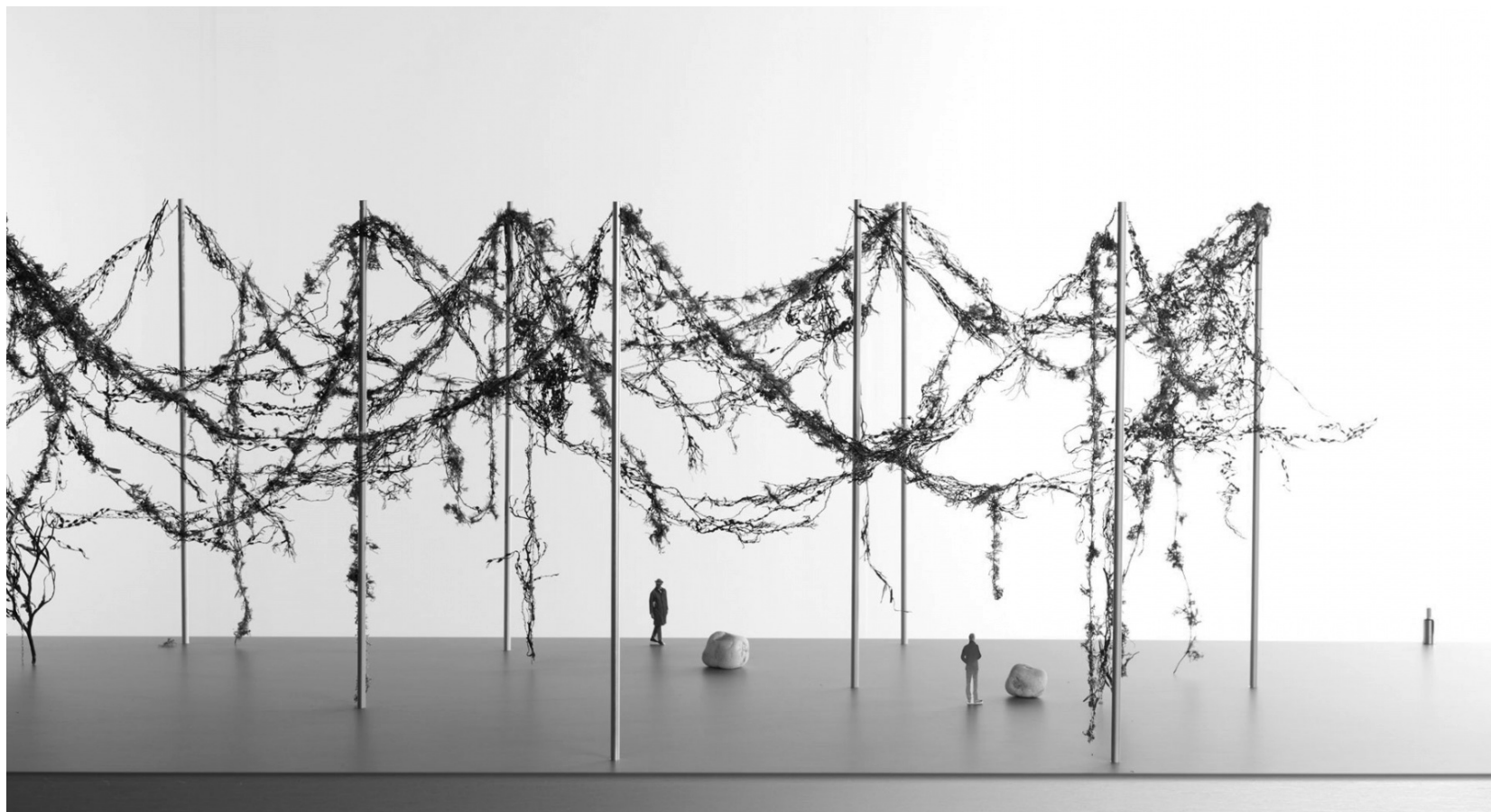
Densifier en l'air, 2021. Détails. Travail plastique, 65 × 50 cm ©Audrey Benas

Rappelons d'ailleurs que dans *La Poétique de l'espace*, Gaston Bachelard associe l'habiter et le rêve. Selon lui, habiter le monde revient à l'habiter oniriquement. Poétiser l'espace du lotissement peut-il ainsi être un outil pour le designer pour permettre aux habitants de réellement l'habiter ?

L'utilisation d'un langage spatial imaginaire peut également être observée dans l'exposition *Rêveries Urbaines* réalisée par les designers Ronan et Erwan Bouroullec. Cette exposition itinérante datant de 2016 proposait, via une réflexion en design d'espace et la création de maquettes, de questionner l'aménagement de l'espace public en ville. « *L'exposition pourra dérouter ou surprendre* » exprime Ronan Bouroullec. L'objectif était d'inviter le public à « rêver la ville » et le plonger dans un ensemble d'univers permettant d'imaginer une nouvelle vision de celle-ci, une nouvelle manière de la pratiquer et l'aménager. Ainsi, c'est grâce à l'emploi de matériaux simples et divers tels que le carton, le grillage, la mousse, le papier ou encore l'aluminium que les designers ont suggéré un mode de vie tourné vers des éléments naturels comme la végétation, l'eau, le feu. Au-delà des textures, c'est aussi et enfin par la proposition de formes et d'objets élémentaires tels que la pergola, le kiosque, le chapiteau et le toit qu'ils invitent à se représenter un vivre-ensemble fondé sur la rencontre et l'appropriation de l'espace. Emporter les habitants dans un univers spatial imaginaire peut-il leur permettre d'imaginer un nouvel horizon ? Contrairement à une projection plus réaliste qui pourrait avoir tendance à fermer sur une idée précise, l'appel à l'imaginaire a la capacité d'ouvrir les esprits et les réflexions.



Ronan et Erwan Bouroullec en collaboration avec l'Atelier blam, *Rêveries Urbaines*, *Les champs libres*, Rennes, 2016 ©Studio Bouroullec



*Ronan et Erwan Bouroullec en collaboration avec l'Atelier blam, Rêveries Urbaines,
Les champs libres, Rennes, 2016 ©Studio Bouroullec*

Les scénarios présents dans l'exposition *Rêveries Urbaines* offrent au public un ensemble de solutions pour penser un monde plus désirable. Toutefois, la particularité du travail des deux designers est qu'il n'inclut aucun contexte, aucune ville distincte. Cette conception « hors-sol », qui ne prend pas en compte un terrain de recherche réel avec toutes ses particularités peut être discutée grâce à la thèse de Bruno Latour qui, rappelons-le, critique le hors-sol et insiste sur l'importance de s'attacher à un sol pour être capable de se représenter et changer les territoires. Il est donc important pour le designer éco-responsable de s'ancrer dans un contexte, d'être au plus près du lieu dans lequel le projet s'implante, et ce qui le caractérise, lui et ses habitants.

Autrement dit, il est nécessaire pour le designer d'espace d'évaluer le rapport qu'entretiennent ses propositions avec le site pour permettre une juste projection d'une vie en lotissement pavillonnaire plus soutenable, auprès des habitants.

Dans *La poétique de l'espace*, Gaston Bachelard définit les « ... rêveries plus courtes, sollicitées par le détail des choses, par des traits du réel de prime abord insignifiants. »³³ comme étant celles qui ont le plus de sens. Ainsi, selon lui, l'imagination pourrait prendre place dans le plus petit des espaces. Le coin à lui seul permettrait à celui qui vient s'y réfugier de rêver à d'autres mondes. Une petite intervention, ciblée, de la part du designer peut-elle faire rêver les habitants plus qu'une réflexion trop grande et ambitieuse ? De là, une simple ouverture dans les haies des jardins du lotissement pourrait-elle ouvrir vers des imaginaires

soutenables et collectifs pour un meilleur avenir dans les lotissements pavillonnaires ? Faire rêver sur de petites choses pour amorcer l'idée d'un changement à long terme, tel serait le rôle du designer. Aussi, telle pourrait être la définition d'un design de l'infra-ordinaire ou design infra-ordinaire : de petites interventions de la part du designer pour engager une évolution pérenne et notable.

Le designer d'espace peut donc faire varier la relation entre réalité et fiction dans sa pratique du design afin d'éveiller des possibles. Toutefois, il doit savoir mesurer son action et son degré d'imaginaire pour ne pas trop s'éloigner d'une pratique liée à l'infra-ordinaire, au plus près de ce qui compte vraiment, les habitants et leur quotidien, et éviter le risque de tomber dans le hors-sol. Le rapport au décalé et à l'imaginaire en tant qu'esthétique ou processus de conception et de création en design peut donc permettre d'illustrer le potentiel du lotissement pavillonnaire pour penser un monde de demain.

33. Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 1957, p.171.

Communiquer et déployer

1. Trois destinataires ?

Comme évoqué précédemment, le sens de ce projet n'est pas de convaincre ou d'imposer un certain modèle de vie. La posture du designer serait plutôt ici de solliciter les habitants et les convier à se questionner et imaginer de nouvelles manières de faire et de vivre plus soutenables. Alors comment rendre possibles des réactions et un échange avec les habitants autour de la réflexion menée par le designer ? Que se passe-t-il une fois que ce dernier a abouti à un ensemble d'hypothèses et de scénarios d'action en design d'espace ? Comment permettre aux habitants de prendre la parole ? Car si le designer mène en premier lieu un travail individuel, l'objectif est bien de pouvoir interpeller, interroger, faire réagir. Dans une volonté d'amener les habitants à capter leur vérité spatiale, c'est-à-dire à prendre conscience de leur mode de vie actuel, et projeter un meilleur avenir dans leur lotissement, l'étape de la médiation et de la communication est essentielle.

Comment rendre perceptible et compréhensible le travail du designer ? La pratique d'un geste décalé et poétique permet déjà de rendre accessible et parlant la pensée de ce dernier. Mais au-delà des visuels en eux-mêmes, le designer d'espace devra trouver les bons supports d'échanges adaptés aux destinataires dans le but de pouvoir être partagés et discutés.

Suite à une investigation autour de lieux dits « infinis », c'est-à-dire des lieux qui « *explorent et expérimentent des proces-*

sus collectifs pour habiter le monde et construire des communs »³⁴, le collectif Encore Heureux Architectes a présenté cet inventaire lors d'une exposition. Nommée *Atlas de lieux infinis : Des Milliers d'Ici*, l'exposition réalisée en 2019 en coopération avec l'École urbaine de Lyon, permet de proposer au public des perspectives vers des pratiques alternatives en les réunissant dans un espace spécifique.

Dans le cadre de l'Atelier d'urbanisme utopique, démarche portée par le collectif Bruit du Frigo à Bordeaux, les productions d'images réalisées avec les habitants ont quant à elles été installées et données à voir directement sur les lieux où ont été imaginés les projets.

Dès lors, se pose la question d'une présentation collective ou individuelle du travail du designer mais aussi du lieu dans lequel il est présenté. Doit-il rassembler les habitants au sein d'un même espace ou bien venir à la rencontre de chaque résident ? Doit-il être présent lors de la communication du projet ou bien absent ? Reprenons le cas de la réalisation de romans photos présentant des situations fictives autour d'un vivre-ensemble dans le lotissement pavillonnaire. Comment l'offrir aux habitants ? L'impression de ces derniers dans un petit format pouvant être glissé dans leur boîte aux lettres peut ne pas soulever les mêmes réactions que si ils leur sont présentés d'une manière plus formelle lors d'un rendez-vous planifié et organisé. De même, montrer un ensemble de croquis et visuels lors d'un événement éphémère, une exposition particulière n'est pas la même chose que de les offrir aux habitants dans une démarche pérenne, dans une micro-édition.

34. www.encoreheureux.org



Encore Heureux Architectes, Exposition Atlas de lieux infinis : Des Milliers d'Ici, Halles du Faubourg, Lyon, 2019 ©Adrien Pinon



Bruit du Frigo, Atelier d'urbanisme utopique, Quartiers St-Michel et Queyries, Bordeaux, 2006-2007 ©bruitdufrigo.com

Enfin, le designer devra trouver par quels moyens récolter les réactions des habitants et leurs points de vue sur les propositions engagées, comme l'a prévu Encore Heureux dans sa première exposition des *Lieux infinis*. En effet, de la même manière que le projet engagé dans le lotissement, le travail du collectif ne s'est pas présenté comme un travail fini, puisqu'il a invité les visiteurs à réagir et poursuivre la réflexion autour du sujet abordé en leur donnant l'opportunité d'écrire, d'annoter, donnant lieu par la suite à une autre exposition. Les retours des habitants du lotissement pourraient donc nourrir le travail du designer et se constituer comme un élément essentiel dans sa pratique.

Ce projet s'inscrit dans une démarche essentiellement exploratoire de par la nature du design pratiqué et son ouverture sur toutes les potentialités que peut offrir le lotissement pavillonnaire quant à la construction d'un horizon plus soutenable. Selon l'agence européenne dédiée à l'innovation urbaine et sociale Dédale, « *Expérimenter c'est assumer un caractère « non-fini » mais surtout « infini » par les multiplicités de configurations testées.* »³⁵. Une pratique expérimentale peut donc être un moyen pour le designer de formuler et examiner tout un panel d'approches et d'actions plurielles.

Toutefois, ce projet pourrait également être perçu et pensé d'une manière plus professionnelle et pragmatique dans le but de pouvoir mener cette réflexion à long terme. En effet, bien qu'il soit de prime abord considéré par le designer pour faire rêver, donner des perspectives et offrir la possibilité aux habi-

tants de s'impliquer dans la transformation de leur lieu de vie, à travers la proposition de micro actions individuelles et collectives, il peut être aussi nécessaire de faire appel aux lotisseurs et au service urbanisme de la ville car ce sont eux qui dessinent et construisent les lotissements. Dans cette optique d'ouvrir des possibles et des débats sur un futur des lotissements pavillonnaires, pourquoi ne pas aller à la rencontre des principaux acteurs de la conception et construction de ces lieux ? De même que pour les habitants, la question de la communication du projet se pose : dans quel cadre les rencontrer, et avec quels supports d'échanges ? En effet, les résidents, les lotisseurs et la collectivité étant trois destinataires bien différents, leurs attentes mais aussi leurs codes de compréhension et leurs langages ne sont pas les mêmes. C'est ce que le macro-projet tentera de mener à bien.

35. www.dedale.info

2. Vers une logique de projet universelle ?

Nous savons à présent que les lotissements pavillonnaires et le modèle d'habitat du pavillon avec jardin sont très appréciés des Français pour des raisons majoritairement économiques et de qualité de vie. Rappelons qu'aujourd'hui, et comme l'énoncent Matthieu Gateau et Hervé Marchal, les lotissements accueillent près de 25 % de la population française, soit une personne sur quatre.

Si l'on considère que les lotissements pavillonnaires continueront de se développer et de s'étendre sur le territoire, les actions en design d'espace engagées au sein du lotissement « Les jardins de l'intendant » peuvent-elles être pensées pour être déployées nationalement ? Comme nous venons de le voir, la finalité de ce projet à l'avenir ne serait pas de permettre aux seuls habitants du lotissement, dans lequel est en train d'agir le designer, d'imaginer un nouvel horizon plus éco-responsable. L'action du designer d'espace dans un lieu précis et contextualisé lui permet de rendre compte d'un ensemble d'hypothèses et de possibles. Cela lui permet d'expérimenter et de réfléchir à des champs et domaines variés sur lesquels intervenir. Parmi eux, nous avons pu relever l'ouverture des pavillons et du lotissement aux voisins, mais aussi aux autres habitants des communes avoisinantes dans une volonté de créer plus d'interactions et de lien social (partage de compétences, de ressources, de temps, de moments collectifs, etc). Préserver l'agriculture en continuant une forme d'activité agricole, l'installation de petits commerces et la densification font également parties de ces évolutions possibles du lotissement pavillonnaire.

Malgré une diversité des lotissements sur le territoire français, notamment esthétique en fonction des régions, de nombreux traits communs peuvent être observés notamment sur leur situation en périphérie et donc leur éloignement vis-à-vis des commerces, leur construction mais aussi leur composition : faible densité, proportion importante des voiries, surface des parcelles etc. Dès lors, ce projet, expérimenté en un lieu, peut témoigner d'une certaine dimension universelle, adapté aux lotissements en général, en veillant toutefois aux spécificités de chaque site.

Finalement, la pratique du designer d'espace peut être envisagée comme un outil pour projeter une action pouvant s'adresser et s'adapter sur tout le territoire. La perspective d'un horizon soutenable et partagé pourrait alors s'initier dans tous les lotissements pavillonnaires.

Conclusion

Le designer d'espace peut-il permettre aux habitants d'un pavillon en lotissement de prendre conscience de leur vérité spatiale ? Cette prise de conscience pourrait-elle permettre par la suite d'envisager et d'engager un changement vers une autre manière de vivre plus éco-responsable ? Tels étaient les objectifs de cette recherche : inviter à se questionner sur nos modes de vie actuels et leurs conséquences pour pouvoir penser un avenir plus soutenable dans les lotissements pavillonnaires. De surcroît, il s'agissait, par le design d'espace, d'explorer, de révéler les potentiels que ce lieu aujourd'hui négligé et ignoré, occupé mais non habité, renferme.

Pour permettre une prise de conscience, le concept de captation de la vérité spatiale fût déduit suite à l'étude de *L'infra-ordinaire* de Georges Perec. Si ce dernier montre l'importance de la considération de l'infra-ordinaire comme étant riche de sens et révélateur de nous-mêmes, nous avons transféré cette porte d'entrée de questionnement afin de saisir une vérité spatiale, tournée vers la manière dont nous vivons et nous investissons notre territoire et les endroits que nous traversons, notre rapport au monde.

C'est à travers l'exploitation et le transfert dans le champs du design d'espace d'une proposition littéraire, *L'infra-ordinaire* de Georges Perec, et philosophique, *L'invention du quotidien* et la tactique de braconnage de Michel de Certeau, qu'une démarche créative s'est mise en place, qu'une pratique de design a été introduite et pensée.

Nous avons vu dans un premier temps, que le designer d'espace peut agir, en considérant l'infra-ordinaire dans sa pratique de design, afin de permettre aux habitants de prendre conscience et capter leur vérité spatiale. Autrement dit, le design peut être un moyen et un outil qui inviterait à nous interroger sur le rapport que nous entretenons avec notre environnement, notre territoire, et la manière dont nous vivons. Dès lors, il s'agirait d'un point de départ essentiel pour aider les habitants à penser de nouvelles perspectives. Pour ce faire, le designer peut aller directement à leur rencontre, ou bien présenter ces perspectives d'une manière indirecte et détournée via l'utilisation de différents supports et moyens de communication tels que l'affichage, le postage, etc. Enfin, une action du designer dans le lotissement peut amener à projeter ces possibilités dans l'imaginaire des citoyens, y compris dans celui des élus et des promoteurs, quant à un avenir et des pratiques plus soutenables. Pour parvenir à cet objectif, le designer d'espace peut agir selon diverses pistes qui touchent à l'agriculture, la densification, l'ouverture entre habitants et sur le reste de la ville, la pluralité fonctionnelle et sociale par la présence de commerces et création de lieux de partage collectifs. Le designer d'espace pourrait alors ouvrir la voie vers de nouvelles manières de faire le lotissement pavillonnaire et de le vivre.

Ainsi, ce lieu banal a priori sans intérêt constituerait un enjeu majeur dans la fabrique du monde de demain. C'est dans les petites choses et les lieux infra-ordinaires que se loge la perspective d'une vie souhaitable à l'avenir.

Bibliographie

Ouvrages

. *Quotidien*

. De Certeau, M. *L'invention du quotidien, Tome 1 : Arts de faire*. (1990). Gallimard

ISBN 978.2.07.032576.4

. De Certeau, M ; Giard, L ; Mayol, P. *L'invention du quotidien, Tome 2 : Habiter, cuisiner*. (1994). Gallimard

ISBN 978.2.07.032827.7

. Perec, G. *L'infra-ordinaire*. (1989). Seuil

ISBN 978.2.02.010899.7

. *Pavillonnaire*

. Bachelard, G. *La poétique de l'espace*. (1957). Presses Universitaires

. Debry, J-L. *Le cauchemar pavillonnaire*. (2012). L'Échappée

ISBN 978.29158306.4.4

. Gateau, M ; Marchal, H. *La France pavillonnaire : Enjeux et défis*. (2020). Bréal

ISBN 978.2.7495.3924.9

. Latour, B. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique.* (2017). La Découverte
ISBN 978.2.7071.9700.9

. Raymond, H. *L'habitat pavillonnaire.* (2001). L'Harmattan
ISBN 2.7475.0271.6

Ouvrages consultés

. Besse, J-M. *Habiter : un monde à mon image.* (2013). Flammarion
ISBN 978.2.08.128197.4

. Lussault, M. *L'homme spatial : la construction de l'espace humain.* (2007). Seuil
ISBN 2.02.093795.6

. Prost, A ; Vincent, G. Sous la direction de Ariès, P et Duby, G. *Histoire de la vie privée, Tome 5 : De la Première Guerre mondiale à nos jours.* (1999). Seuil
ISBN 2.02.036656.8

. Steel, C. *Ville affamée : Comment l'alimentation façonne nos vies.* (2016). Rue de l'Échiquier
ISBN 978.2.37425.045.8

Éditions, Publications numériques

. Quotidien

. Carretero Pasín, A E. « La quotidienneté comme objet : Henri Lefebvre et Michel Maffesoli. Deux lectures opposées ». (2002). *Sociétés*, 2 | 2004, vol. 78, pp. 5-16
[en ligne] <http://www.cairn.info>

. Koseki, S. « Pour une sociologie critique de la quotidienneté ». (2015). In : *L'Homme et la société*, n°23. Sociologie critique et critique de la sociologie, 1972, pp. 51-68
[en ligne] <http://www.persee.fr>

. Macherey, P. « Le quotidien, objet philosophique ? ». (2005). *Articulo - Journal of Urban Research*, 1 | 2005
[en ligne] <http://journals.openedition.org>

. Marchand, J-P. « Bruce Bégout, La Découverte du quotidien, 2005 ». (2013). *Strates*, 14 | 2008
[en ligne] <http://journals.openedition.org>

. Sheringham, M. *Traversées du quotidien : Des surréalistes aux postmodernes.* (2013). Presses Universitaires de France
[en ligne] <http://www.cairn.info>

. Dortier, J-F ; Javeau, C ; Juan, S ; Kaufmann, J-C. Dossier *Anatomie de la vie quotidienne.* *Sciences Humaines.* (novembre 1998)

. Pavillonnaire

- . Authier, J-Y. « **Les citadins et leur quartier. Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France** ». (2008). *L'Année sociologique*, 2008 | 1, vol. 58, pp. 21-46
[en ligne] <http://www.cairn.info>
- . Bernard, S ; Durif, P. « **Les Français et la maison individuelle** ». In : *Economie et statistique*. (1969). n°7, pp. 3-16
[en ligne] <http://www.persee.fr>
- . Cailly, L ; Dodier, R ; Fourny, M-C. « **La proximité, une ressource territoriale de la mobilité périurbaine** ». *ASRDLE 49ème colloque international, Industries, villes et régions dans une économie mondialisée*. (2012)
[en ligne] <https://halshs.archives-ouvertes.fr>
- . Cailly, L ; Dodier, R. « **La diversité des modes d'habiter des espaces périurbains dans les villes intermédiaires : différenciations sociales, démographiques et de genre** ». *Noréis*. (2009). 205 | 2007/4
[en ligne] <http://journals.openedition.org>
- . Charmes, E ; Launay, L ; Vermeersch, S. « **Le périurbain, France du repli ?** ». In : *La Vie des Idées*. (2013)
[en ligne] <https://halshs.archives-ouvertes.fr>
- . Gotman, A. « **Le pavillon, la famille et l'héritage : itinéraire d'une recherche** ». In : *SociologieS, Dossier Où en est le pavillonnaire ?* (2017)
[en ligne] <http://journals.openedition.org>

- . Le Breton, É. « **L'espace social des mobilités périurbaines** ». In : *SociologieS, Dossier Où en est le pavillonnaire ?* (2017)
- . Maumi, C. « **L'utopie du middle landscape américain** ». In : *SociologieS, Dossier Où en est le pavillonnaire ?* (2017)
[en ligne] <http://journals.openedition.org>
- . Marchal, H ; Stébé, J-M. « **Le désenchantement pavillonnaire** ». In : *SociologieS, Dossier Où en est le pavillonnaire ?* (2017)
[en ligne] <http://journals.openedition.org>
- . Moles, A. « **Qu'est-ce que le Kitsch ?** ». In : *Communication et langages*, n°9. (1971). pp. 74-87
[en ligne] <http://www.persee.fr>
- . Stiegler, B. Entretien avec Catherine Geel, **Quand s'usent les usages, un design de la responsabilité ?** (2004) *Azimut* n°24
[en ligne] <http://www.articule.net>

Films, Émissions

- . Delépine, B ; Kervern, G. *Le Grand Soir*. (2012)
- . Tati, J. *Mon Oncle*. (1958)
- . Van Reeth, A. Les Chemins de la Philosophie : *L'espace, mode d'emploi, épisode 1/4*. (mars 2018).
Production : France Culture

Merci !

Merci à mes deux co-directrices, Ann Pham Ngoc Cuong et Laurence Pache, pour leurs précieux conseils et soutien, leur bienveillance, et leur engagement !

Merci à l'ensemble de l'équipe pédagogique du DSAA Design éco-responsable pour leur accompagnement et leurs conseils tout au long de ces deux années.

Merci à toutes les personnes que j'ai eu la chance de rencontrer lors de cette recherche. Merci aux habitants du lotissement « Les jardins de l'intendant » pour leur temps et leur gentillesse.

Merci à tout mon entourage, ma famille, mes amies et mes camarades de classe. Merci à mes parents pour leurs précieuses relectures et leur soutien au quotidien. Merci à toi Fiona pour m'avoir aidé à braconner !

Enfin, merci aux lecteurs attentifs qui auront parcouru d'un bout à l'autre ce mémoire.

Conception graphique

Audrey Benas

Typographies

Adobe Jenson Pro et Régime

Papiers

Munken Polar Rough 100 g

Antalis Sensation Tactile 270 g

Crédits Photographiques

Le copyright de chaque image du corpus appartient aux organismes, institutions ou auteurs respectivement cités.

Si malgré les recherches entreprises pour identifier les ayants droit des images reproduites, des omissions se vérifient, merci de nous contacter. Nous ne manquerons pas d'ajouter les mentions nécessaires pour les prochaines éditions de l'ouvrage.

Cet ouvrage a été imprimé à AGI Graphique à La Souterraine et achevé d'imprimer en mai 2021.

Il a été tiré en 12 exemplaires.

Exemplaire n° / 12

L'infra-ordinaire se présente à nos yeux comme évident et insignifiant. Dans une société imprégnée par l'évènement, la surconsommation et la course au progrès, nous nous retrouvons, malgré nous, à ne considérer que ce qui sort de l'ordinaire. À cela s'ajoute la répétition et l'habitude du quotidien qui atténuent notre regard sur ce qui nous entoure chaque jour.

Pourtant, peut-être devrions-nous être plus attentifs à ce qui existe déjà et ce qui compose de près notre vie quotidienne. Et peut-être devrions-nous prendre le temps de nous interroger sur la manière dont nous vivons aujourd'hui sur notre territoire, et notre impact, pour commencer à penser à un avenir plus soutenable et désirable. Nous appellerons cela capter notre vérité spatiale.

À travers le choix des lotissements pavillonnaires comme terrain d'étude, ce mémoire tente de montrer comment le designer d'espace peut permettre aux habitants de capter leur vérité spatiale et leur offrir la possibilité de s'engager pour un mode de vie plus soutenable.

Comment le designer d'espace peut-il nous permettre de prendre conscience de nos modes de vie ? Et comment peut-il nous aider à projeter un nouvel horizon plus éco-responsable et engager une évolution de nos pratiques dans un lotissement ?